

Donne-Moi Ta Vie
Roman participatif

1

La souris attaqua le chat... sauvagement, dès son réveil. Apeuré, celui-ci détala dans la direction opposée. Jusque là concentré sur les données défilant sur mon écran d'ordinateur, je captai soudain la scène du coin de l'oeil et reculais de surprise sur mon siège. La lassitude accumulée au fil des ans par mes échecs répétés ne me laissait plus envisager pareille réaction à l'une de mes expériences. Le but sans conviction que je poursuivais depuis peu était de parvenir à un rapprochement de ces deux ennemis de toujours, une sorte de fraternité, comme s'ils avaient été élevé ensemble... pas celle qui se produisait actuellement sous mes yeux : celle d'une animosité inversée, contre nature. La souris était devenue le prédateur et le chat, la proie. Devant mes yeux incrédules, les attaques se reproduisirent plusieurs fois avant que le rongeur, que la rage de l'échec faisait se déplacer bizarrement, ne renonce provisoirement à poursuivre le félin. Profitant de ces rares moments de répit, Hector essayait de se faufiler en rampant de façon grotesque dans des endroits impossibles pour se protéger de son assaillant. Mais sa grosse tête de matou se coinçait, à chaque tentative, inévitablement dans le mobilier entassé de la cave. Visiblement, son sens des dimensions et de la hiérarchie entre le mangeur et le mangé se trouvait, comme pour son assaillant, complètement perturbé. Chaque miaulement accompagnant ses vaines contorsions ne faisait qu'amplifier son désarroi. A plusieurs reprises, il tenta même de se réfugier dans la cage du marsupial, sans plus de succès. Le manège perdura pendant un bon quart d'heure avant que la souris, très agressive, n'accorde une trêve beaucoup plus longue au chat. Epuisés par la course poursuite et le contrecoup de l'anesthésie, les deux ennemis de toujours s'affalèrent sur le carrelage, loin l'un de l'autre, chacun dans un recoin de la pièce.

Entre stupéfaction et amusement, Je griffonnais des notes sur mon calepin saturé, m'interrompant seulement pour gratter cette tête ébouriffée de longs cheveux blancs qui ne voyait plus souvent les ciseaux depuis que mon coiffeur et ami d'enfance était décédé. Le remplacement de ce calepin s'imposait depuis longtemps mais en psychiatre obstiné que j'étais, je ressentais le besoin obscur de garder, à portée de regard, les événements observés de longue date mais qui finissaient perdues en nombre au fond des feuilles racornies. Cela ne s'avérait jamais d'une grande utilité tandis que mes diverses tentatives tombaient systématiquement dans des impasses. Peut-être, méritais-je, moi aussi, une bonne analyse, seulement à quoi bon maintenant. Me trouvant dans l'impossibilité de rédiger les commentaires longs et concis que mes constats actuels requéraient, je dus me contenter d'une densité hirsute de gribouillis au hasard des rares espaces encore vierges d'écriture, qui se révéleraient incompréhensibles pour un autre que moi. Le comportement insolite de ses deux cobayes me suggérait tant d'interprétations aussi nombreuses qu'imprévues que mon cœur usé en battait la chamade... Surtout : ne pas l'emballer ! J'avalais

un cachet par précaution. Un flot ininterrompu de suppositions tambourinait à la porte de mes méninges, ouvrant de nouveaux champs d'investigation. Oubliées d'un coup les années galères de vaines explorations, la déchéance d'une retraite que j'acceptais mal. Je venais peut-être, enfin, de déboucher sur quelque chose de concret.

Tous poils hérissés, Hector avait fini par se hisser sur le toit de la cage avec force difficultés et regardait, effrayé, son agresseur, quelques cinquante centimètres plus bas sur le sol de la cave transformée depuis longtemps en atelier d'expérimentation. La souris, calée sur son arrière train, se frottait le museau d'incompréhension. De toute évidence, elle ne parvenait pas à atteindre l'intrus, occultant d'utiliser ses moyens habituels de locomotion qui faisait d'elle ce qu'elle était d'ordinaire, un grimpeur hors pair. Une aptitude qui aurait du lui permettre d'atteindre le chat sans problème en s'agrippant aux barreaux d'acier. Au lieu de cela, Sifflet essayait d'atteindre sa proie en tentant de faire des bonds grotesques, une faculté que dame nature n'avait pas daigné lui attribuer à sa conception.

Décidément, rien ne tournait plus rond chez ces pauvres bêtes. Au bout d'une heure, je jugeais que leur calvaire avait assez duré. Je n'apprendrais rien de plus dans l'état actuel des choses sans les traumatiser irrémédiablement. Leur réaction à elle seule se révélait suffisamment importante pour risquer de tout compromettre en poussant l'expérience trop loin. Comme je ne savais pas très bien ce qui avait pu déclencher ce phénomène, je me résolus à interrompre l'expérience. Il valait mieux progresser à petit pas, prudemment. Je ne m'essayais sur l'interconnexion entre deux sujets que depuis peu, et jusque là, sans grand succès. Apparemment, cette voie semblait, aujourd'hui, offrir de réelles possibilités. Le rajout d'électrodes sur certaines zones du cerveau, depuis longtemps considérées comme inertes par l'ensemble d'experts en la matière, combiné à une augmentation d'intensité conséquente se trouvaient probablement à l'origine du phénomène constaté. Je devais absolument tenter d'inverser le processus pour faire revenir à la normale les deux bestioles sans provoquer d'altération irréversible. J'aurais toute latitude à renouveler l'opération plus tard. Il fallait seulement espérer que l'analyse ultérieure des évolutions des encéphalogrammes, au cours des phases de transfert et pendant leur sommeil, me révèle l'origine de ce phénomène : l'inversion du comportement agressif de deux races distinctes et radicalement opposées.

Et puis, l'état actuel de troubles physiologiques et probablement psychologiques occasionné à Hector me contrariait. Je lui vouait une grande affection. Son chat partageait ma solitude depuis bientôt dix ans et son éventuelle disparition laisserait un trop grand vide dans la maison. Je regrettais maintenant de l'avoir impliqué dans cette expérience, faute d'avoir sous la main d'autres cobayes appropriés. J'espérais à présent de tout coeur pouvoir le récupérer intact. Pour Sifflet, c'était différent, que représentait la vie de cette souris ou de ses congénères sacrifiés sur l'autel de la science... rien ! Pourtant celle là méritait, maintenant, une attention particulière.

Elle s'acharnait à rester en vie au fil des tests et son changement d'attitude actuelle la rendait précieuse. Je me devais de la garder opérationnelle le plus longtemps possible pour pouvoir l'étudier. Curieusement docile, elle se laissa attraper. Tout juste frémit-elle quand la fine aiguille la pénétra pour la replonger dans un profond sommeil. Se saisir du chat fut une autre paire de manches. Oubliées notre tendresse commune et les années de caresses, le deal millénaire entre l'homme et son animal de compagnie n'existait plus. Il était redevenu un animal sauvage. Heureusement pour moi, le matou ne maîtrisait plus ses capacités de fauve à échelle réduite et ne se souvenait pas que griffes et canines puissent être des armes terriblement efficaces pour se défendre. Quand ma veste s'abattit soudainement sur lui, un instinct contrarié lui commanda de cesser tout mouvement, au lieu de déguerpir. Traversant le Tergal, le somnifère coula sans risque dans ses veines quelques secondes plus tard.

Je disposais ensuite délicatement les animaux endormis sur les fauteuils médicaux agrémentés, pour l'occasion, d'un coussin adapté à leur anatomie particulière. Allaient-ils recouvrir leurs sens perdus comme je l'espérais fébrilement ? Je pianotai sur la console de l'armoire électronique et lançai la commande. Les bonnets phrygiens tapissés d'une multitude de fins capteurs acérés couvrant leurs crânes se mirent à crépiter doucement. Les plumes de l'enregistreur encastré dans l'armature métallique dessinèrent alors des arabesques compliquées sur un rouleau de papier millimétré. Celui-ci se mit à défiler à plus d'un mètre par minute. Je me précipitai dessus pour comparer le tracé avec le précédent. Un semblant de sourire, partagé entre inquiétude et soulagement, dérida légèrement mon visage. Les courbes de mesure d'activité cérébrale reproduisaient exactement les mêmes cheminements... en sens inverse. Plutôt rassurant ! L'émotion me faisait retrouver l'exaltation de ma jeunesse quand l'avenir s'annonçait plein de promesses ; sans présumer du peu de temps que voudrait bien m'accorder ma santé pour travailler sur ce phénomène inattendu.

Après des années d'étude de médecine et une brillante spécialité en psychiatrie, le jeune Antoine d'alors, avait espéré mettre au point de nouvelles techniques de guérison. En s'appuyant sur l'arrivée de l'informatique et l'émergence de technologies de pointe, j'imaginai révolutionner les vieilles méthodes pratiquées alors par l'ensemble de la profession et traiter les psychoses de manière plus scientifique. Hélas, la complexité du cerveau humain avait résisté à l'évolution, pourtant, de plus en plus performante des machines en ne livrant que peu de ses secrets. Au fil d'une vie entièrement consacrée à mes malades et à ma quête de guérison absolue, j'avais fini par revoir progressivement mes ambitions à la baisse et me faire une raison : jamais il ne me serait possible d'approcher les confins des affections mentales et de les traiter comme j'en avais toujours rêvé. A cause de cela, ma vie extra-professionnelle n'avait que peu ou prou compté. Je faillis me marier une fois. Pas très joli garçon et de petite taille, une fille succomba pourtant

au peu de mes charmes. Mais l'importance des malades et l'étude chronophage de leur pathologie la reléguaient, hélas, largement au deuxième plan. Un jour, elle me quitta sans bruit, sans que je fasse attention à ce que j'allais perdre. Quelquefois, je repensais à elle et regrettais de ne pas avoir fait ce qu'il fallait pour la garder. Aujourd'hui, alors que j'approchais du terme de sa vie, le destin, comme pour se moquer de moi, m'offrait enfin la chance de donner un sens au gaspillage de ce bonheur perdu.

Je me pris soudain à rêver, ce qui ne m'était pas arrivé depuis fort longtemps, à fournir une pierre importante à l'édifice de la connaissance humaine, comme tant d'autres avant moi. Qu'avant de quitter ce monde, je laisserais aux futures générations le fil conducteur pour guérir ces saloperies de maladies neurologiques, ces afflictions qui transformaient la vie en un combat si difficile pour bon nombre de mes semblables. La plus belle des récompenses pour mon sacrifice... Si je parvenais à concrétiser ce coup de pouce que le hasard me mettait impunément sous le nez pour un dernier combat, décidé à épuiser mes dernières forces jusqu'au bout, comme si le prix que j'avais payé jusque là n'était encore pas suffisant.

La séquence venait de se terminer. Je me penchai sur mes cobayes. Ceux-ci dormaient à présent paisiblement comme si leur subconscient leur avait signifié leur retour à une vie normale. A leur réveil, je serai fixé sur leur état. Je transportai chacun d'eux dans leur couche respective. L'un dans son panier de voyage en osier fermé pour la circonstance, l'autre dans le nid douillet de sa cage d'acier. Je m'empressai de les mettre en hauteur sur la table afin d'apprécier au mieux les premiers signes d'éventuelles séquelles résiduelles.

J'allais profiter de l'attente pour analyser les données de l'ordinateur quand le carillon de l'entrée retentit. Ding... Dong ! Ding... Dong ! Je reconnus immédiatement le double coup de sonnette appuyé sans malice. Je recevais si peu de visites. Je consultai sa montre : dix-sept heure déjà. Karim, mon unique et dernier patient venait à son rendez-vous hebdomadaire du mardi. Cela tombait vraiment mal. J'avais complètement oublié ma seule contrainte de la semaine. D'habitude, je me faisais une joie de recevoir en consultation informelle le jeune handicapé, en accord avec les éducateurs du centre d'éducation spécialisé. Ceux-ci avaient accepté que je m'occupe encore de leur protégé malgré mon statut de retraité. De toute évidence, mes soins de vieux psychiatre apportaient encore beaucoup au jeune déficient mental. De mon côté, cela me permettait de maintenir une certaine activité, retarder les méfaits de la vieillesse et garder l'impression d'être encore utile. Seulement aujourd'hui, mon patient arrivait au mauvais moment. Je gravis péniblement les marches menant de la cave au rez-de-chaussée et dus reprendre son souffle avant d'ouvrir la porte extérieure. Il ne faisait pas bon vieillir.

A ma vue, la bonne bouille de Karim afficha son sourire d'éternel étonné, large et candide. Il aimait se rendre chez moi. Il parcourait allègrement à pied les deux kilomètres qui séparaient son internat de mon ancien cabinet, tout seul comme

un grand. Un signe de confiance dont la plupart des pensionnaires du centre ne jouissait pas. En décortiquant chaque syllabes, il me gratifia d'un guttural :

--- Bonjour docteur beau temps aujourd'hui pour apprendre.

Avec moi, les consultations ressemblaient plutôt à un jeu, différent de ceux que le personnel médical de son établissement d'accueil lui dispensait d'ordinaire car extrêmement plus complexe, ce dont il retirait une espèce de fierté. Il tendit la main de façon mécanique, avec la politesse qu'on lui inculquait depuis tout petit. Plus de dix-neuf ans et toujours l'âme d'un enfant, songeai-je malgré mes préoccupations. La maladie affectant Karim comptait parmi les plus faibles de sa catégorie mais n'autorisait personne à penser qu'il puisse, un jour, devenir complètement autonome. Rien ne pouvait expliquer pourquoi son intelligence n'avait pas évolué au même rythme que ses capacités physiques, qui elles paraissaient presque normales. Mes talents de psychiatre s'étaient pourtant acharnés à en rechercher la cause au début de ses consultations, beaucoup plus que pour tous les autres car sa maladie ne découlait d'aucune pathologie spécifique. Hélas sans résultat, comme chaque chose sortant de l'ordinaire que j'entreprenais. Dépassé, je ne procédais plus, sur ce pauvre gars d'un mètre quatre-vingt-cinq, me toisant d'une bonne tête, qu'à des tests classiques. En revanche ces échanges nous procuraient, à tous deux, beaucoup de plaisir et de connivence... Ce ne serait pas le cas aujourd'hui :

--- Oh Karim, je suis désolé, je ne vais pas pouvoir te recevoir. J'ai un problème urgent à régler.

La déception s'afficha avec un certain retard dans les yeux rêveurs de l'handicapé mais l'impression de bonne humeur ne quitta cependant pas ses traits. Sa nature lui faisait tout accepter des autres.

--- Docteur pas le temps aujourd'hui.

L'air contrit, je repris :

--- Oui, j'ai quelque chose de très important à faire, immédiatement. Mais si tu veux, à la place, tu peux revenir jeudi. Demande à Julie si elle est d'accord. Dis lui de m'appeler pour confirmer. Tu te souviendras ?

Karim hocha la tête sans sourciller :

--- No problèmo jeudi d'accord.

Sans préjuger de son effet, il rigola de sa nouvelle expression, enregistrée lors du passage au centre d'un éducateur étranger et fit demi-tour, la démarche altérée par son déficit neurologique.

--- Salut docteur.

--- Au revoir Karim, à jeudi !

Je m'assurai qu'il reprenne bien la bonne direction et rentrai promptement chez moi, me sentant un peu coupable. Mais je n'avais pas de temps à perdre. Pauvre garçon, quel gachis ? pensai-je en descendant au sous-sol aussi prestement que mon arthrite le permettait. J'oubliai Karim aussitôt. D'en bas, montaient déjà de faibles gémissements.

2

Je rebroussais chemin sans en vouloir au vieux docteur. Il se montrait tellement gentil avec moi d'habitude. La petite balade solitaire représentait, à elle seule, une reconnaissance de mon aptitude à prendre des responsabilités. Depuis quelques temps, j'essayais de saisir les messages de mes éducateurs qui m'encourageaient dans cette voie. Mais je ne comprenais pas que, dans moins de six mois, je quitterais "Les Magnolias", après l'anniversaire de mes vingt ans. Ils me disaient que je devais me prendre en main. Mais qu'est-ce que cela voulait dire, qu'est-ce qui allait changer pour moi ? J'avais toujours habité là ! Mes parents m'avaient confié très tôt à ce centre spécialisé, dès la confirmation par les médecins de mon infirmité, décelée la première année de primaire. L'institutrice du cours préparatoire, madame Ostashi, avait persévéré longtemps à essayer de m'apprendre les premières lettres de l'alphabet, je semblais pourtant pareil aux autres, juste un peu trop calme et attachant. Elle avait fini par se rendre à l'évidence et alerter ma mère à la sortie de l'école. Après le diagnostic du spécialiste, celle-ci s'était empressée de se séparer de son encombrant fardeau.

Cela faisait maintenant presque quinze ans que l'institution m'accueillait à plein temps, avec les poli-handicapés. Du peu que je m'en souviens, les visites de mes parents et les week-ends au domicile familial s'étaient espacés au fil du temps pour se résumer à des cartes d'anniversaire et de menus cadeaux, libérateurs de conscience, reçus la plupart du temps avec des semaines de retard. Ce lien familial infime avait fini par s'estomper définitivement après mes douze ans. Je ne me rappelais même plus avoir vécu en dehors de l'établissement, ni beaucoup plus de mes géniteurs.

Trois autres chérubins, nés, eux, sans erreur chromosomique, suppléaient, sans grande difficulté, au rejet de leur aîné dans la vie de mes parents. D'ailleurs, toute la smalah occultait totalement l'existence du grand frère. Le sujet était devenu tabou dans la demeure parentale. Les quelques photos de moi, enfant, avaient rapidement disparues au fond d'un tiroir de commode. Et pas question de reprendre l'idiot de la famille quand l'âge limite d'accueil dans le centre serait atteint. Même si l'état, à travers un organisme de tutelle, accordait une allocation exceptionnelle aux parents qui faisaient l'effort de récupérer leur gosse. Mes parents se posaient-ils seulement la question ?

Aux Magnolias, chaque départ d'un pensionnaire posait un problème de conscience à toute l'équipe médicale. Pour aider les handicapés forcés de quitter le centre, une structure d'aide les accueillait dans un foyer pour adultes et leur proposait un travail adapté à leur situation telle que menuiserie, gestion d'espaces verts et autres travaux manuels. Mais les éducateurs de Karim doutaient que leur protégé puisse s'acclimater, après autant d'années passées dans le cocon de l'établissement, sans rien avoir connu d'une vie à l'extérieur. Ils n'ignoraient pas que d'anciens

internes n'avaient pas survécu au brusque changement de mode de vie sans soutien parental et cela les inquiétaient : Karim possédait exactement le même profil que ces pauvres victimes du système. Malgré leurs démarches, le directeur refusait toujours catégoriquement d'enfreindre le règlement et de reculer son départ. Un de ses prédécesseurs avait cédé à la pression sentimentale et accepter de garder une jeune femme. A trente-cinq ans, elle arpentait toujours, désœuvrée, les couloirs d'une structure qui n'était plus adaptée à son âge et prenait, de fait, la place de nouveaux pensionnaires pour une durée indéterminée, les handicapés, comme le reste de la population, vivant de plus en plus vieux.

Mais j'ignorais tout cela et des appréhensions du personnel des Magnolias. En ce moment, je m'évertuais à emprunter respectueusement le passage piéton du rond point du quartier du vieux village comme on me l'avait patiemment appris, avant d'aborder la côte et ses derniers cent mètres qui me ramenaient à mon point de départ. En levant les yeux des bandes blanches dessinées sur le macadam, j'aurais pu facilement apercevoir la tour du bâtiment vieillot et quelques peu austère, à moitié masqué par les deux arbres magnifiques du parc, qui donnaient leur nom au centre. Mais à peine la dernière bande blanche franchie, mon attention fût attirée par les cris d'une bande d'adolescents excités auxquels répondaient des aboiements furieux. Livrés à eux-mêmes dès la sortie du collège, depuis un pré jouxtant la route, des garçons plus jeunes que moi tentaient de combler leur oisiveté en lapidant le chien d'une propriété voisine, rendu fou par les blessures des projectiles. Intrigué, j'observais sans saisir le but de leur jeu quand l'un des délinquants m'aperçut :

--- Eh les gars, ils ont lâché un de leurs cinglés !

Chacun, au cours de son trajet scolaire quotidien, s'était attardé en longeant l'institut médico-éducatif pour se moquer de nous, les handicapés qui jouions dans la cour, tout en enviant inconsciemment nos jeux et l'attention que le personnel nous dispensait. L'occasion était trop belle de s'occuper, eux aussi, d'un attardé... à leur manière, juste pour donner à leur jeu actuel une saveur plus pernicieuse. Sans le moindre état d'âme, le trajet des pierres s'orienta dans ma direction. Je ne compris pas d'avantage la tournure que prenait l'attraction et les intentions des braillards. Que signifiait ces pierres qui tombaient autour de moi ? Malgré la distance, un gamin plus adroit parvint à atteindre sa cible à l'épaule. Le choc me tétanisa. Je hurlais de douleur et me recroquevillais en boule sur le trottoir. La chair entaillée laissa apparaître une tache de sang sur le tissu de ma chemise déchirée.

Fort de son exploit, le tireur poussa un cri de victoire qui décupla l'ardeur des plus réticents à égaler sa prouesse. La victoire donnait une saveur particulière au massacre. Une avalanche de projectiles de toutes sortes s'abattit autour de moi, que la peur m'empêchait de bouger. D'autres blessures m'arrachèrent de nouveaux gémissements, systématiquement salués systématiquement par la meute qui s'acharnait de plus belle.

Le jeu virait à l'exécution quand, à la suite d'un jet trop puissant, un caillou s'écrasa

par erreur contre la carrosserie d'une des voitures indifférentes qui descendaient la rue. Le conducteur, un grand gaillard, stoppa brutalement et descendit comme un forcené de son véhicule. Il considéra brièvement l'impact sur sa portière et se mit à vociférer à l'encontre des coupables. Fou furieux devant leur absence de réaction, il entreprit de dévaler le talus pour se faire justice. Le rapport de force n'était plus le même. Les jeunes voyous eurent tôt fait de juger que la situation virait au vinaigre. Leur manque de courage individuel fit voler la cohésion de la bande. Ils se dispersèrent comme une volée de moineaux apeurés. L'automobiliste jeta son dévolu sur le plus près d'entre eux mais sa course s'arrêta après une vingtaine de mètres. Hélas, le gamin courait beaucoup plus vite que ne l'autorisait l'embonpoint de son poursuivant. Celui-ci ne renonça pas pour autant et remonta illico dans sa voiture pour essayer d'en coincer un autre dans les rues du quartier, lui mettre une trempe avant de trouver la famille pour se faire rembourser la réparation. Ça n'allait pas se passer comme ça. Enervé, il lança juste un « ça va ? » à la loque prostrée et couverte de sang sur le trottoir avant de démarrer. Sa bagnole abîmée comptait plus que tout.

Par chance pour moi, une mère de famille tenant par la main une fillette prit conscience du drame qui venait de se jouer et appela les secours avec son portable. Elle n'osa toutefois pas s'approcher et interdisait vainement à sa gosse de me regarder. Les pompiers arrivèrent peu de temps après et me prodiguèrent les premiers soins. Heureusement, les coupures étaient peu profondes et quelques pansements suffirent à enrayer les saignements. Deux éducateurs des "Magnolias" arrivèrent en courant de l'entrée toute proche, visiblement affectés. Ils prirent immédiatement le relais des sauveteurs et tentèrent de me reconforter. Mais quelque chose s'était détraqué dans ma tête et je restais enfermé dans un mutisme paralysant pendant que Julie et Paul me ramenaient. La douleur physique et morale détruisait le peu de défenses dont la nature m'avait pourvu.

Une fois dans ma chambre, la jeune femme espérait que le fait de me retrouver dans un lieu familier permettrait d'évacuer en partie le traumatisme de l'attaque. Depuis son affectation dans l'institution, après son brevet d'état d'éducatrice spécialisée, elle assurait avec courage et abnégation la prise en charge particulière d'une demi douzaine d'enfants. Bien involontairement et malgré les avertissements de ses collègues, elle s'était beaucoup attachée au beau garçon que j'aurais pu être sans les grimaces de déformations causées par mes troubles neurologiques. Elle appréciait la douceur de mon caractère et ma capacité, par rapport aux autres, à assimiler beaucoup de choses en dépit son infirmité. Même si j'avais quitté son groupe maintenant, Julie restait très vigilante sur ma progression. Ce qui expliquait que mon agression pitoyable la décontenançait et l'indignait plus que de raison. Pour elle, le fait de s'en prendre à un quelqu'un de si vulnérable et de totalement inoffensif relevait d'une conscience et d'une mentalité plus dégénérées que celles de ses patients. Comment pouvait-on être assez vil et ignoble pour faire du mal à un

handicapé sans défense ? Elle s'insurgeait contre la cruauté de ce monde, la montée de cette violence gratuite et débile et pestait intérieurement sur le désengagement parental. Lassée de son impuissance, elle laissa son professionnalisme reprendre le dessus sur ses sentiments :

--- Karim, il faut que tu prennes une douche, me commanda-t-elle avec beaucoup de douceur ! Nous reparlerons de tout ça après, si tu veux ?

J'adorais l'eau coulant sur mon corps. N'importe quel ruissellement m'émerveillait, celui des fontaines, des cascades rencontrées lors de balades, la pluie sur les toits et dans les caniveaux. Julie l'avait remarqué dès sa prise de fonction, avant que je ne devienne autonome dans le domaine propreté. Avant de juger plus décent et prudent, pour elle et le personnel féminin, de laisser une certaine intimité au jeune homme que je devenais. Une attention que je n'assimilerais probablement jamais. Loin de ses considérations, elle espérait qu'une bonne douche suffise à me calmer, pour essayer de me fournir des explications qui puissent me soulager. Des explications qui ne seraient pas simples à faire comprendre...

Une minute ou deux passèrent avant qu'un automatisme ne m'incite à obéir. Mais je restais muré dans une carapace opaque, totalement enfoui au fond de cette exclusion du monde réel où la différence nous pousse, moi et tous les abandonnés de la normalité, à se réfugier pour nous en protéger. Inconsciemment, je me sentais sali, humilié, bafoué, trahi. « Méchants Méchants Méchants » Ce seul mot martelait sans cesse mon esprit, m'empêchant de penser à autre chose. L'habitude des gestes me fit me diriger vers la salle de bain pour me dévêtir mécaniquement. Malgré les consignes, elle hésita à sortir m'attendre dehors.

Le reste de la fin d'après midi fut tout aussi délicat à gérer pour l'éducatrice et ses collègues. Même si la catégorie d'handicap mental qui gangrenait mon cerveau dégénère la mémoire à court terme plus rapidement que pour la majorité des personnes tout en favorisant l'oubli rapide des événements traumatisants, je continuais d'accuser le choc jusqu'à la nuit. L'intérêt particulier que m'accorda l'équipe n'effaça rien. Les paroles de réconfort, la mise en œuvre d'un jeu ludique avec mes camarades ne parvinrent pas à prendre le dessus sur la rancœur et le désarroi du plus vieux des pensionnaires.

Désarmée, Julie dut se résoudre à s'en aller. Elle avait largement dépassé son horaire de fin de travail et ses heures supplémentaires ne seraient pas payées. Elle adorait s'occuper de ses patients en usant de toute l'affection dont elle était capable mais elle ne pouvait rester plus longtemps. Même si mon attitude renfermée l'inquiétait énormément et rendait son départ encore plus difficile que d'habitude.

3

Je regagnai mon domicile sans hâte, histoire de décompresser de cette histoire écoeurante mais aussi parce que rien de très plaisant ne m'attendait dans mon appartement. 18h30, mon mari était rentré du garage pour s'affaler, comme de coutume, sur le canapé du salon devant sa console de jeux. Il décolla à peine les yeux de son écran à mon arrivée, me décocha seulement un vague salut avant de demander ce qu'il y aurait à manger ce soir, sans toutefois perdre une miette de concentration dans la conduite de son bolide.

Youenn travaillait comme mécanicien chez le concessionnaire Renault de la zone d'activité. Depuis tout petit, il entretenait une passion sans borne pour la mécanique et le sport automobile, ce qui l'avait aiguillé tout naturellement à exercer cette profession. Intelligent, il aurait pu mener à bien des études plus poussées mais les cours théoriques ne l'avaient jamais autant branché que de faire tourner un moteur. Ses parents, de milieu modeste, ne purent jamais assouvir son rêve de jeunesse : l'achat d'un karting pour participer à des compétitions. Parvenu à l'âge adulte, il nourrissait maintenant l'ambition de s'inscrire à des courses de cote au volant d'un engin qu'il pourrait lui même équiper en travaillant après les heures au garage. Seulement, célibataire, il n'arrivait pas à mettre assez d'argent de côté pour s'acheter un véhicule onéreux lui permettant d'avoir une chance de gagner. Notre rencontre suivie de notre union express bloquaient d'autant ses envies. Les crédits d'installation dans l'appartement et le remboursement des frais d'une cérémonie de mariage qu'il avait souhaité somptueuse pour épater ses copains, plombaient le budget du ménage. Il supportait de moins en moins cette attente. Et pour couronner le tout, pas question qu'un gosse, dont je commençais à parler, ne vienne définitivement contrarier ses projets. Au fond de lui, il savait qu'il avait l'étoffe d'un grand coureur automobile, comme ces champions de formule 1 qu'il admirait lors des grands prix, le dimanche sur TF1, sans jamais manquer un seul, quelle que soit l'heure de diffusion. Ayrton Senna, Mickaël Schumacher et maintenant Lewis Hamilton, un surdoué à peine plus jeune que lui. Youenn n'avait pas eu cette chance, si seulement on lui donnait la possibilité de montrer ce qu'il savait faire.

Amoureuse de ce baratineur dès les premiers regards échangés, je déchantais lentement depuis que nous vivions ensemble. Je découvrais petit à petit que j'avais épousé un homme égocentrique, peu désireux de fonder une vraie famille avec des enfants comme je l'espérais tant en passant, trop tôt, devant monsieur le maire et le curé de ma commune natale. Mes copines franchissaient toutes le pas de la maternité avec un bonheur évident quant moi, je devais me plier aux exigences égoïstes de mon mari. J'envisageais de plus en plus souvent de le quitter, mais pour l'instant, je gardais un espoir de plus en plus ténu de sauver mon couple. Combien de temps faudra-t-il que j'attende avant que Youenn ne devienne un homme mature et responsable ?

Pour son anniversaire, j'avais eu l'idée de lui acheter la dernière console à la mode et le top des jeux vidéo de grand prix F1, espérant combler virtuellement sa frustration automobile. Mais le pseudo remède se révéla pire que le mal. Youenn sautait sur l'écran de télévision dès qu'il quittait son travail pour avaler des kilomètres de bitume cathodiques au volant des plus belles machines de courses, côte à côte avec ses idoles, les clones informatiques des champions actuels. Loin d'assouvir son fantasme, sa passion dévorante le poussait à la démesure : jusqu'à passer une bonne partie de ses nuits à se frotter en réseau avec des internautes du monde entier. Chaque soir, il préparait les futures conditions de course. Pour cela, il choisissait sa voiture en fonction du circuit, étudiait les meilleurs pneumatiques en fonction des conditions météo fictives, faisait des choix techniques aussi pointus que le permettait la complexité du programme ; à des lieux de l'entretien mécanique routinier qu'il effectuait dans le garage de son patron. La nuit, il endossait l'habit d'un pilote de formule, ses initiales YL dans le dos de son blouson flashaient quand son avatar cathodique s'asseyait dans le cockpit de son engin rutilant, protégé du soleil par le parasol d'une ravissante hôtesse en tenue légère... Là, il se sentait prêt à battre n'importe qui !

Ces harassantes heures de compétition nocturne aurait du finir par le lasser et calmer son envie comme je l'espérais. Malheureusement, Youenn gagnait la presque totalité des compétitions auxquelles il participait. Quelque soient le niveau de jeu, la difficulté du parcours, l'adversité et la fatigue, il obtenait systématiquement la pôle position. En tête dès le début de course, il ne la lâchait provisoirement que pour le ravitaillement et la reprenait presque aussitôt. Il s'était taillé une solide réputation sur la toile. Certains internautes préféraient renoncer à courir contre lui et choisir un autre site de jeu quand ils voyaient son pseudo YL s'inscrire au générique de départ. Aussi, à force de victoires, se forgea-t-il l'idée qu'il était un champion évident. La réalité des courses ne devait pas être très différente de celle qu'il effectuait sur sa console. Pour mieux s'en convaincre, il se remémorait ce fait divers du journal télévisé régional : un adolescent avait "emprunté" un petit avion de tourisme dans un aérodrome, réussi à décoller et voler pendant quelques heures avant d'atterrir sans encombre. Le commentateur précisait que lors de son arrestation, le jeune homme avait avoué n'avoir jamais quitté la terre ferme de sa vie, ni pris le moindre cours de vol. Seulement, il avait passé des heures et des heures à effectuer des simulations aériennes sur ce type d'appareil devant son écran d'ordinateur et le connaissait son fonctionnement par cœur. Youenn ne voyait pas de raison pour qu'un vulgaire gamin parvienne à piloter un avion et que ce transfert de qualités virtuelles à la réalité pratique ne s'applique pas logiquement à lui. Il fallait seulement attendre que la destin daigne enfin le mettre en piste...

Le dîner vite avalé sans un mot échangé, il repartit aussitôt devant la télévision, rêver de gloire sur les podiums, me laissant dédaigneusement le soin de débarrasser la table et laver la vaisselle. Pour une fois, l'exaspération m'envahit. C'était tous les

soirs la même chose. La journée avait été difficile. L'agression de Karim entamait mon moral plus que d'habitude. Je me surpris à protester :

--- Dis donc, Youenn, tu pourrais m'aider un peu, je ne suis pas ta bonniche !

Je regrettai aussitôt ses paroles devant le regard dur qu'il m'adressa. Je venais de le couper en plein réglage moteur :

--- M'emmerde pas, je suis crevé ! Je peux bien me distraire un peu, non ? Toi, t'as que ça à foutre de ta journée, siffla-t-il !

Je reçus la réplique comme un ultime affront. Ce n'était pas la première fois qu'il me parlait durement, seulement une pointe de violence contenue s'ajoutait maintenant dans sa voix. Choquée, je me sentis devenir toute pâle. Sans réfléchir, j'arrachai la multi-prise qui alimentait télé et console tout en invectivant Youenn de toute ma rancœur :

--- Sale égoïste, c'est comme ça que tu me considères ?

L'écran vira au noir au moment où le feu tricolore annonçait le départ imminent des bolides. La stupeur et la rage envahit subitement le pilote :

--- Putain, t'as vu ce que tu as fait, tu viens de me faire rater la course.

Il se leva d'un bond, résolu à se venger. Face à lui, je tendais le balai dans sa direction, comme un ultimatum à une aide improbable. Il ne sut pas ce qui modifia son geste, la gifle dévia de sa trajectoire initiale pour s'abattre finalement sur le manche qui vola au fond de la cuisine, emmenant au passage une des assiettes traînant encore sur la table. Celle-ci s'écrasa sur le carrelage dans un fracas de faïence. Un masque de haine déformait ses traits :

--- Puisque c'est comme ça, tu veux me faire chier et bien je me tire.

Il agrippa sa veste sur le porte-manteau et claqua la porte, me laissant abasourdie par nos réactions, partagée entre la satisfaction de lui avoir enfin tenu tête et la peur causée par sa réaction brutale. Après les quelques minutes nécessaires pour me remettre, je rangeai machinalement la cuisine. Mais au fur et à mesure que mon animosité envers lui retombait, je commençai à redouter les conséquences de mon attitude. Peut-être étais-je allée trop loin ? Qu'allait-il advenir de notre couple maintenant ? En regagnant ma chambre, angoissée, j'espérai, sans trop y croire, qu'il se déciderait à rentrer, plus tard dans la nuit, calmé, regrettant son geste et enclin à s'excuser... à m'excuser, moi. Jamais je ne m'étais sentie aussi mal.

L'aimais-je encore ? Je ne savais plus. Sur sa table de chevet, un roman palpitant, commencé en début de semaine, parviendrait peut-être à m'apporter un peu de réconfort. Le héros retournait dans ses souvenirs et parvenait à modifier le cours d'événements déjà vécus, juste par amour. En lisant ces lignes, je pensais sans cesse à Youenn et me représentais dans la peau du personnage. Je me demandai ce que je changerais de sa vie si on me permettait, le temps d'une hypnose, de revenir en arrière. A cet instant, perdue dans mon lit après tous les déboires de ma journée, je crois que je n'hésiterais pas : le jour fatidique de notre rencontre, je détournerais mon regard de celui dont la petite flamme s'éteignait doucement en moi. J'essayai

la larme qui perlait sur ma joue avec le bout du drap et tentait sans conviction de poursuivre ma lecture en espérant que le sommeil me gagne. Un espoir que je savais déjà vain.

4

Hors de moi, je dévalai les escaliers quatre à quatre au risque de rater une marche et de m'étaler. Que m'importait une chute, cette connasse avait dépassé les bornes. J'avais besoin d'aller me défouler ailleurs... sinon je me sentais capable de lui mettre une raclée. Elle l'aurait méritée. Depuis le temps que je mettais mes projets de côté pour lui apporter de ce confort qu'elle réclamait sans cesse. Quelle ingrate ! Je sautai dans ma voiture et filai jusqu'au pub. Un établissement que j'avais fréquenté assidûment avant que moi et mes copains ne nous séparions sur engagement durable dans une liaison sentimentale sérieuse. Le mariage et son cortège de responsabilités nous avait éloignés définitivement de nos habitudes tant appréciées d'hommes libres. Quand tous mes rêves étaient encore possibles.

--- Tiens, un revenant, souligna le barman d'un air sarcastique dès mon entrée ! Pour une surprise, c'est une surprise, t'as eu une permission ?

Les quelques clients accoudés au bar pouffèrent de rire à l'unisson et trinquèrent aussi sec à l'humour du patron, solidaires dans l'ennui et par intérêt au maître des verres. J'ignorai la remarque et me calai au bout de la lignée buccale.

--- Jo, tu me sers une Vodka !

Le patron esquissa un sourire délecté et s'exécuta :

--- Et voilà beau brun, heureux de te voir que tu n'as pas perdu toutes tes anciennes habitudes.

--- T'as des nouvelles des autres ?

--- Vous vous faites tous un peu rares. Il y a bien que Ludo qui ait résisté à l'appel des sirènes. Tu me diras, c'est pas étonnant avec... Tiens, justement, quand on parle du loup, le voilà qui se pointe !

Un coup d'oeil derrière la vitrine me confirma l'arrivée d'un de mes anciens compagnons de beuveries. La dégaine ramassée au sortir de sa bagnole, la tignasse hirsute, le regard glauque derrière des lunettes rondes rarement nettoyées. Pas étonnant qu'aucune nécessiteuse matrimoniale ne se soit portée candidate pour acquérir le client. Toujours fourré dans des combines limites, je n'avais jamais apprécié l'individu outre mesure. Mais, il avait fait partie de ma bande et, ce soir, je ressentais le besoin de me ressourcer auprès de vieilles connaissances pour oublier l'autre emmerdeuse.

Un rictus d'étonnement amusé illumina le faciès de mon ancien copain quand il m'aperçut. Il ne se rua pas sur moi, prenant soin de saluer tout le monde avant de s'approcher :

--- Ben, si j'avais pu me douter que je te trouverai là ce soir, mon Youyou, je serais venu plus tôt.

--- Pas la peine, j'arrive juste, stipulai-je, contrarié par le retour à l'usage de mon ancien surnom de jeunesse.

--- Qu'est-ce qui t'amène, une petite soif, demanda l'arrivant d'un air faussement

soupçonneux à la vue du verre vide ?

--- Un peu de nostalgie, c'est tout.

--- C'est pourtant pas le genre de la maison, si je me souviens bien.

Le besoin de relâcher mes nerfs me poussa à me lâcher un peu. Je ne me sentais pas en mesure à résister longtemps aux remarques acerbes de mon camarade.

--- T'as raison, ma femme me cherche des poux à la baraque, alors je me suis barré. Elle m'a vraiment gonflé. Je peux même plus faire ce que je veux.

Comme je m'y attendais, Ludo gloussa de plaisir. J'allais avoir droit à son sermon sur le mariage. Peut-être fallait-il que j'en passe par là pour me remettre d'équerre :

--- Eh ouais, vous en revenez tous de vos gonzesses soi-disant ajustées à votre libido. Et puis un jour, ces voleuses de liberté finissent par dévoiler leur véritable objectif : asservir le mâle et le faire trimer pour elles et leur progéniture jusqu'à la mort. Et quand vous vous rendez compte que vous avez fait une connerie en leur passant la bague au doigt, il est trop tard. Vous êtes déjà avec un tas de crédits et de mouflets sur les bras et bonjour la note si vous divorcez. Elles vous sucent jusqu'à l'os d'une manière ou d'une autre. Moi, j'ai compris depuis le début et je m'embarrasse pas avec ces mégères. Juste un peu, ponctuellement, par besoin physiologique, et surtout pas avec la même. Trop dangereux.

Après mon altercation avec Julie, ses mots sonnaient vrais. Prenant mon silence penaud pour un assentiment, il reprit de ses conseils :

--- Laisse-toi par emmerder par ta pouf ! Fais lui faire voir qui est le patron ! Sinon, tu vas la traîner comme un boulet toute ta vie. J'ai assez vu comment ma mère en a fait bavé à mon père jusqu'au bout. Il en a chopé un cancer mais, crois-moi, c'est le harcèlement conjugal qui l'a fait crever avant le crabe. Y a pas de chimio contre l'amour vache. Pourquoi tu la largues pas, qu'est ce t'en as à foutre ? T'as pas encore de gosse, divorcer te coûtera que dalle. Après, si tu attends... tu vas morfler. Il examina avec fierté l'impact de ses paroles sur mon visage. Je me rappelai lentement pourquoi je ne l'aimais pas trop avant. J'eus tout à coup envie de changer de conversation :

--- Ouais, je vais voir ça... Dis donc, t'as une super caisse ! Tu t'es trouvé un boulot qui rapporte ?

Ludo gonfla le torse d'orgueil, il connaissait mes dispositions en matière de mécanique et mes prouesses derrière un volant. Il en apprécia d'autant le compliment. Il se la joua en lorgnant la golf customisée :

--- Et tu ne vois pas tout, 250 chevaux sous le capot, une série spéciale que tu ne trouves qu'en Allemagne, imagine ! J'ai pu me payer ce petit joujou avec...

Il s'interrompit pour s'assurer que personne autour de lui n'écoutait et chuchota avec importance :

--- Des affaires dont j'ai le secret ! Tu me connais, travailler comme tout le monde, à l'usine sous les ordres d'un patron ou d'un connard de chef, je pourrais pas supporter. Alors, je me fais pas mal de gratte, disons, plus ou moins légalement...

Mais toi, dis-moi pas que c'est pas vrai, t'as toujours ta poubelle ?

Il se pencha ostensiblement pour observer le haut de la rue en désignant une vieille Clio mal en point à qui voulait bien, cette fois dans l'assemblée, suivre son geste. Je tiquai. Décidément ce n'était pas ma soirée, rien ne me serait épargné.

--- C'est juste pour traîner dans le coin et aller au boulot, en deuxième voiture.

--- Et je parie que Madame se pavane avec la plus récente, s'esclaffa l'insolent ! Ben, t'es encore plus mal barré que je pensais. Si tu savais, moi, le nombre de minettes que je me lève rien qu'avec ma nouvelle tire. On vit plus sur la même planète, mec.

--- J'économise pour me payer une bagnole qui carbure, rétorquais-je vexé et éprouvant le besoin de remonter dans l'estime commune. Je vais me lancer dans la compétition, course de côte, rallyes...

--- Ouais, rigola-t-il, tu sais combien ça coûte ces conneries, tu crois que tu vas t'en tirer avec ton salaire de mécano ?

--- J'assurerai l'entretien mécanique, j'aurai que les pièces à casquer. Et si je fais de bons résultats, je trouverai peut-être un bon sponsor.

--- Dans tes rêves ! Je connais un tas de gars qui marchaient fort et qui y ont laissé leur culotte. Faut voir la concurrence qu'il y a sur le marché et le paquet de fils à papa pleins aux as qui monopolisent le système. Et je te parle pas de toutes les célébrités qui s'y mettent en seconde main. Je me suis fait un copain qui approche le gratin international de la formule, il me raconte les magouilles au sein même des écuries, tu peux pas imaginer. Si tu veux, un jour, je pourrais te le présenter. Enfin, je voudrais pas te casser le moral, y en a quand même qui percent. Tu veux l'essayer, mon engin... avant d'être trop bourré ?

Ludo secoua ses clefs au dessus du verre vide, sachant que je ne ne résisterais pas. je me saisis du trousseau :

--- Tu me connais, 250 bourrins, pour moi, c'est plus facile à mâter qu'une seule greluce ! En même temps, ça va me calmer. En route !

J'effectuais une boucle d'une quarantaine de kilomètres en un temps record, privilégiant les axes secondaires plus dégagés et où nous avons moins de chance de tomber sur des flics. La dernière partie technique, une série de gauche-droites en bord de Rhône, me permit d'évaluer l'excellente tenue de route du bolide, sans pouvoir, toutefois, abuser complètement de la puissance. Je fus impressionné par ses qualités.

--- Sacrée bagnole, finis-je par dire de retour à notre point de départ. Impossible de la pousser à fond. Pour une course, j'aurais un peu peur de la rayer mais elle a tout ce qu'il faut.

--- Tu vois, qu'est-ce que je t'avais dit, souffla Ludo en commençant à desserrer les fesses. Mais tu m'as fait baliser. Putain, tu maîtrises encore.

Je souris en lui rendant ses clefs:

--- Entraînement virtuel ! Alors maintenant, tu crois que j'ai ma chance ?

Ludo me regarda dans les yeux :

--- Pour sûr et je peux t'y aider ! Si tu veux la même, dit-il mielleusement en caressant le cuir du volant... j'ai quelque chose à te proposer.

5

La sonnerie de l'antique téléphone à fil retentit dans le hall. Ma main fatiguée décrocha juste avant que l'appel ne bascule sur le répondeur automatique de l'opérateur historique.

--- Allo !

--- Docteur Rastignac ?

--- Oui !

--- Bonjour, je suis Julie Legallec du centre des Magnolias. Je vous appelle au sujet de Karim Alouche.

--- Ah oui bonjour, je suis désolé de ne pas avoir pu le recevoir mardi, j'avais une urgence. Vous a-t-il dit que je pouvais le prendre aujourd'hui, en fin d'après midi, si vous êtes d'accord ?

--- Karim ne nous a rien dit, docteur. En fait, il ne nous a rien dit depuis l'agression qu'il a subi hier, sur le trajet qui mène à chez vous.

Mon autre main prit appui sur le meuble d'entrée pour m'empêcher de vaciller, mes jambes flageolèrent, soumises à un sentiment soudain de culpabilité. Inconscient du danger, Hector se frottait contre le bas de son pantalon en quête de caresses.

--- Mais comment ? Est-ce que c'est grave, balbutiai-je ?

Julie remarqua mon trouble. Elle regretta aussitôt son manque de ménagement à mon égard. Devant la surprise, comment ne pas laisser transparaître mon inquiétude ?

--- Physiquement, quelques entailles légères provoquées par des cailloux lancés par des gamins mais le choc lui a causé un fort traumatisme psychique. Cela fait vingt-quatre heures qu'il reste prostré. Il ne s'alimente plus tout seul, nous sommes très préoccupés. Il refuse toute communication. Vous pourriez peut-être essayer de faire quelque chose, je sais qu'il vous adore ?

Je me ressaisis un peu. Cela paraissait moins grave que je ne l'avais imaginé sur le coup. Le principal véritable traumatisme relevait effectivement de ma spécialité, un domaine que je maîtrisais encore parfaitement, résultats de beaucoup d'années d'expériences. De plus, je connaissais Karim par coeur. Mon accord spontané me soulagea la conscience :

--- Evidemment, je serai très heureux de l'aider ! En plus, je me sens un peu responsable. Si je ne l'avais pas renvoyé, ce ne serait peut-être pas arrivé. Amenez-le moi dès que possible. Plus on attend, plus ce sera difficile. Pouvez-vous être là dans une heure ?

--- Sans problème, Docteur, j'espère que vous arriverez à faire quelque chose pour lui. Il ne mérite pas ce qui lui arrive.

--- Je sais, je ferai tout ce qui est en mon pouvoir.

Je raccrochai. Cette consultation inopinée ne m'arrangeait pas mais il ne m'était pas concevable de faire attendre un patient dans cet état pour privilégier ses travaux.

De plus, c'était un peu de ma faute si Karim avait besoin d'aide. Cette urgence n'altérerait en rien mes recherches qui piétinaient depuis hier. Je ne parvenais toujours pas à localiser l'origine de l'anomalie comportementale des deux animaux. L'analyse des enregistrements ne m'amenait à aucune conclusion digne d'intérêt. Même si Sifflet et Hector avaient récupéré tout leur potentiel physique, psychique et affectif, je n'osais plus effectuer de nouvel essai sur mon chat de peur de le perdre. En vérité, j'avais peur de ne pas pouvoir reproduire le phénomène, ce qui aurait fini par me plonger dans le marasme le plus total. Pour me donner du coeur, j'envisageais, sans franchir le pas, de faire l'acquisition de cobayes différents, deux espèces plus intelligentes qui permettraient de confirmer et de pousser plus loin l'expérience. Un chimpanzé paraissait évidemment tout désigné et assez facile à acquérir mais avec quoi l'associer : un chien peut-être. Un labrador emporta finalement ma décision, son attirance pour l'eau serait en complète contradiction avec la phobie du singe. Surtout, il faudra bien veiller à ce que je ne m'attache pas à ces animaux...

Ding...Dong ! La sonnette inquiète me tira de mes interrogations. Il me sembla que quelques minutes seulement me séparaient de l'appel téléphonique. Je consultai sa montre et dut me rendre à l'évidence : je ne réfléchissais plus aussi vite qu'avant. La baisse de mes facultés subissait-elle uniquement les répercussions de ma décrépitude physique ? Les capacités de mon encéphale prenaient-elles également un coup de vieux, à l'unisson du reste ? Cette éternelle question serait peut-être un jour résolue par une dérivée de ma récente découverte... par ceux qui prendrait la suite, je l'espérais. Le Ding...Dong suivant me tira définitivement de ma réflexion. « J'arrive » criaï-je de l'autre bout du couloir. Deux formes humaines floues se découpaient derrière le verre opaque de la porte d'entrée.

Sur le perron, l'homme et la femme se présentaient devant moi dans un état lugubre. L'expression du visage de l'handicapé était vide. Seuls quelques tics agitaient ses chairs par moments, rien qui puisse rappeler sa vitalité et sa bonne humeur d'avant. Une frange de ses cheveux clairs, pourtant coupés courts, masquait en partie des pupilles absentes. De longs bras sans vie pendaient le long d'un corps flasque. A l'examiner, je me demandai comment ses jambes pouvaient le tenir debout, une vraie loque. Quant à l'éducatrice, visiblement, l'état de son pensionnaire l'affectait au plus haut point. Les poches sous les yeux verts émeraude racontaient une nuit de stress sans sommeil. Aucune trace de cette féminité qui la rendait si jolie d'habitude.

--- Bonjour docteur. Voilà, je vous l'ai amené.

--- Bonjour Julie. Effectivement, ça n'a pas l'air d'aller très fort. Ecoutez, je préfère voir Karim seul, comme nous en avons l'habitude. Repassez le récupérer en fin d'après-midi ! Si j'ai quoique ce soit comme problème, je vous appelle au centre. D'accord !

--- Entendu docteur... Merci !

L'éducatrice ne se fit pas prier pour laisser son problème insoluble au psychiatre,

cela lui permettrait de prendre un peu de repos. Depuis hier, sans relâche, elle avait tenté tout ce qui lui était possible pour sortir l'adolescent de son mutisme, sans parvenir au moindre résultat. Sans compter que sa nuit blanche ne la mettait pas dans les meilleures dispositions pour trouver les forces nécessaires pour reconforter qui que ce soit, à commencer par elle-même. Elle remonta dans le mini véhicule de transport scolaire et retourna sur les lieux de son travail. Karim, lui, n'avait pas bougé du perron, complètement indifférent à ce qui l'entourait. Juste avait-il eu un frémissement imperceptible en passant, quelques instants plus tôt, devant les lieux de son agression.

--- Alors fiston, paraît qu'on t'a fait des misères ? Allez viens, on va en discuter... J'entraînai mon patient qui n'opposa aucune résistance jusqu'à la cave. La souris blanche avait toujours eu sur Karim un effet apaisant quand les tests psychologiques des séances hebdomadaires s'avéraient un peu trop perturbants pour lui. J'espérais que la présence du rongeur dans sa cage provoquait le déclic nécessaire pour parvenir à rétablir le dialogue. Mais la course effrénée de l'animal dans son cylindre ne dérida pas l'handicapé.

--- Tu veux bien m'expliquer ce qui t'es arrivé, mardi, après que tu sois reparti d'ici. Tu comprends que je ne pourrais pas t'aider si tu ne me parles pas. Karim, il faut que tu fasses un effort, tu ne peux pas rester dans cet état.

J'essayai tous mes vieux trucs pour décoincer mon malade. Rien n'y fit. J'avais l'impression de parler à une matière inerte dépourvue d'une quelconque vie intellectuelle et sociable, une espèce de légume seulement capable de se mouvoir. Apparemment, le traumatisme était plus profond que je ne l'avais supposé au départ. La réaction à un tel choc semblait décuplée par le handicap mental. Rien de comparable avec les pathologies de mes anciens patients, normaux de naissance. Tant que je ne parvenais pas à engager un début de communication, fondement de toutes thérapies, le problème resterait insurmontable. Et si je ne réussissais pas, le cas de Karim allait devenir rapidement tragique. Il risquait de végéter dans une sorte de coma éveillé et dégénérer rapidement, jusqu'à nécessiter le recours à une assistance nutritionnelle. Et ensuite... Il n'y aurait pas de suite, je devais absolument trouver rapidement une solution sinon, qui d'autre que moi serait en mesure de lui venir en aide.

Soudain, en voyant Hector grimper sur l'établi pour lorgner la souris, je repensai à mon expérience. Puisque je ne voyais pas d'autre alternative, pourquoi ne pas essayer de générer une connexion entre Karim et moi en procédant de la même façon qu'avec mes animaux ? Bien sûr, à ce stade, j'ignorais totalement la teneur des liaisons qui s'étaient opérées entre eux et si j'allais pouvoir établir un contact, quel qu'il soit entre deux humains. Mais si l'une d'elles, seulement, suffisait à m'aider à débloquer le pauvre garçon, dans l'état actuel où il se trouvait, cela valait le coup de prendre le risque. La bonne santé des deux rivaux à poils qui se toisaient à travers les barreaux d'acier de la cage n'étaient-ils pas la preuve tangible

et encourageante que l'opération n'engendrait aucune séquelle. Une visite aller-retour rapide dans le cerveau de Karim parviendrait peut-être à enclencher un début de réaction chez Karim. Pourquoi hésiter s'il me restait peu d'espoir de guérir son patient. Je réaliserais, du même coup, un deuxième test plus probant dans mes recherches qui stagnaient. Je saurais si cette méthode pouvait être viable ou non. Je me reprit à l'espérer ardemment, pour Karim, pour tous ces malades. En constatant la désolation inerte sur le faciès de Karim, ma décision bascula définitivement. Je jouais à l'apprenti sorcier mais c'était pour deux bonnes causes.

Une minute plus tard, après avoir allongé l'handicapé sur le fauteuil, je lui injectai une dose de somnifère suffisante pour l'endormir une demi-heure. Par contre, j'étais obligé de rester conscient si je voulais essayer de me faufiler dans les méandres de l'encéphale de son malade pour trouver le moyen de le sortir de sa torpeur. Je le coiffai ensuite du bonnet phrygien puis enfilai le mien. Tout à mon excitation, à peine sentis-je le léger picotement des fines aiguilles s'enfonçant dans ma boîte crânienne. Puis j'entrai, méthodiquement, dans l'ordinateur, l'enchaînement des deux programmes et réglai cinq minutes de délai entre l'aller et le retour correspondant. J'estimai le temps suffisant pour minimiser les risques... Quitte à recommencer plus tard, trouver un meilleur compromis, profiter d'un premier "voyage" au rabais. Avant de me lancer, après une dernière réflexion, je me demandai quel nom attribuer à ce que j'entreprenais. En route vers l'inconnu, j'enclenchai la séquence, prêt à affronter l'attaque de ses névroses pour le sauver, au risque, moi aussi, d'y perdre la raison. Quelques secondes passèrent interminables quand soudain, une douleur intense irradia ma tête, d'une violence telle que je n'eus pas le temps de réagir avant de m'évanouir.

6

Julie n'avait pas pu fermer l'oeil de la nuit, guettant mon retour vers quatre heures du matin. Je l'entendis se retourner dans les draps. Au lieu de gagner le lit conjugal, je rejoignis la chambre d'ami pour m'y enfermer, je n'avais pas envie de subir encore ses reproches ou ses soupirs de bonne femme. Quelques minutes plus tard, je devais sans doute ronfler comme un sonneur de cloches, l'alcool aidant. Le matin, elle jugea probablement plus judicieux de ne pas me réveiller, et après un café rapide, rejoindre ses abrutis de malades dans son centre à la con.

Je me réveillai tard dans la matinée. Un tam-tam africain rythma maladroitement les excuses embrouillées que je dut fournir à mon patron par téléphone. Je souffrais d'une sorte de grippe intestinale qui me donnait envie de vomir sans cesse. Je le rappellerais demain si ça n'allait pas mieux. A l'autre bout du fil, mon interlocuteur n'eut pas l'air d'apprécier le mensonge. Mais je m'en moquai ; cet après midi, j'avais autre chose de mieux à faire. D'ailleurs, je lui donnerais bientôt ma démission, à ce chef de mes deux... Le plus urgent, avaler un cachet d'aspirine et faire passer ce terrible mal de crâne pour que, dans quelques heures, je puisse me donner toutes les chances de sa réussite.

Surmontant une certaine appréhension, je récupérai Ludo sur le coup de treize heures avec ma vieille bagnole passe partout. La Golf était trop voyante. Depuis plusieurs semaines, mon nouvel associé surveillait les propriétaires d'une villa neuve relativement isolée sur le versant Est de la montagne dominant la vallée. Sans se faire repérer, il avait noté méticuleusement leurs allées et venues ainsi que leurs habitudes. Le couple se rendaient quotidiennement au travail en respectant des horaires pratiquement invariables, à part le mari qui étirait souvent sa fin de journée, en bon cadre qu'il était. Cela leur laisserait tout le temps pour agir. Il avait aussi remarqué que ses futures victimes possédaient trois véhicules de bonne facture, ce qui dénotait une certaine aisance financière. L'un d'eux restait obligatoirement au garage, amenant Ludo à en déduire qu'il avait doublement besoin d'un comparse pour réaliser son coup. Hier soir, je tombais tout droit du ciel pour lui. Je possédais les connaissances idéales pour parfaire le cambriolage.

Nous nous garâmes à plus de cinq cent mètres de notre cible, firent le tour par un pré et atteignirent la clôture de la propriété. Après avoir découpé une partie du grillage, nous sautâmes furtivement la haie de thuyas trop récemment plantée pour opposer une résistance à notre passage. D'où nous nous trouvions, les plus proches voisins ne pouvaient nous apercevoir. Nous gagnèrent sans crainte la porte d'entrée où Ludo s'activa immédiatement sur la serrure. Confiants dans le fait d'être éloignés des centres de délinquance, les propriétaires n'avaient pas jugé utiles de faire installer un système d'alarme. Ludo avait pu s'en assurer un jour en se présentant à leur domicile comme un représentant quelconque. Le verrou ne tint que quelques minutes face aux assauts du voleur aguerri à l'exercice. En pénétrant

dans la maison, il chuchota malgré l'absence de risque d'être entendu :

--- Bon, mon Youyou, tu t'occupes de l'étage. Tu ramasses uniquement ce qui a de la valeur : bijoux, liquide. A la limite, les fringues de marques pas trop abîmées. Tu fais toutes armoires. Et tu t'emmerdes pas, tu fous tout en l'air. On va pas moisir ici, on ne sait jamais. Ok ?

--- T'inquiète pas, j'ai pigé, répondis-je dans un souffle, étouffant un agréable sentiment de culpabilité et de peur latente d'être surpris en plein délit. Mais je ne voulait rien montrer à Ludo.

Tout à ces nouvelles émotions, je gravis les marches en repensant à mon futur statut de coureur automobile. Quant aux propriétaires, l'assurance les remboursera, qu'ils aillent au diable...

La récolte fut à la hauteur des espérances de Ludo : matériel audiovisuel et ménager dernier cri, tableaux signés et du petit mobilier d'époque revendable à bon prix. Le malfrat sauta de joie en découvrant la Mercedes au garage. Ces imbéciles de bourgeois l'économisait pour le week-end et utilisait les autres pour se rendre au boulot. Les cons ! Seulement, les portes du véhicule étaient verrouillées. Il retourna dans le couloir d'entrée à la recherche éventuelle des clefs, sans succès. Finalement, il avait bien fait de m'emmener. Il me héla du bas :

--- T'en est où, j'ai besoin de toi ?

--- J'ai presque fini mais je ne sais pas ce que ça vaut, les conneries que j'ai trouvées.

--- Te bile pas, j'ai un receleur d'aplomb qui s'y connaît. Y a pas d'embrouille avec lui.

Je descendis les bras chargés d'habits emballés dans du Cellophane et un coffret dans la main.

--- Génial, s'exclama Ludo, t'apprend vite le métier. Bon, j'ai pas pu mettre la main sur les clefs de la tire, tu peux t'en occuper. Fais gaffe, c'est une Mercos dernier cri. Elle va sûrement gueuler dès que tu vas la toucher.

Mon âme de mécano me fit sourire en coin. Je dépannais les alarmes de mes clients toute la journée : perte ou absence de piles de la télécommande, fils débranchés, mauvais fonctionnement. La routine, quoi. Allemande ou pas.

--- Prépare toi à charger le matos !

Quelques minutes plus tard, la berline ronronnait de la douce mélodie de ses cylindres. L'immense coffre ne suffit pas, il fallut en mettre sur la banquette arrière. Un couvercle cacha l'objet du larcin à la vue de coups d'oeil indiscrets. Le volet roulant du garage glissa silencieusement sur ses rails bien huilés. En boîte automatique, je m'engageai dans l'allée jusqu'au détecteur du portail qui s'ouvrit automatiquement. Trop facile la combine. On remplit tranquillement la bagnole des pigeons avec les objets volés, à l'abri des intempéries et des regards et on se barre avec sans risquer de se faire dénoncer par le premier promeneur un peu curieux venu. Ludo regarda de chaque côté pour s'assurer de leur impunité. De son jardin, un voisin leur adressa un petit signe de courtoisie.

--- Ce con nous prend pour les proprios, pouffa Ludo en baissant la tête pour ignorer le gars. File, il risque de se poser des questions de les voir là à cette heure ! Nous rejoignirent la clio au détours d'un virage et je laissai à regret le volant à mon complice.

--- Tu penses qu'on va se faire combien chacun ?

--- Avec la Mercos, quatre à cinq mille pour toi, un peu plus pour moi. Faut voir ! On encaisse à peu près vingt-cinq pour cent de la valeur réel du matériel.

Cela représentait trois mois de salaire de mécanicien. J'étais ravi :

--- Quand tu veux pour un autre coup comme ça, c'est trop fastoche !

--- Attend mon gars, il faut d'abord étudier la chose, anticiper la revente. C'est d'ailleurs pour ça que je touche plus. Toi, ton boulot ne te permet pas de le faire. Et c'est pas toujours aussi simple. Sans compter que parfois, on a besoin de sortir les flingues.

--- ça me fait pas peur, m'enhardis-je. Ces nouveaux sentiments éprouvés et la pensée de l'argent me grisait. Tu connais mon but.

--- Entendu ! Rendez-vous mercredi prochain au pub. J'en saurai plus sur ce qu'on va empocher et ce qu'il y a en vue. Si ta meuf te laisse sortir, bien sûr...

A travers la vitre, je lui jetai un regard qui en disait long sur le peu d'intérêt que j'accordais maintenant à ma relation matrimoniale.

--- A mercredi, pas de problème, amène de quoi me faire gamberger. Je suis impatient maintenant, de me payer ma tire.

La Mercedes s'éloigna sereinement tandis que je regagnais ma vieille Clio. En démarrant, je me dis que je ne méritais pas de rouler là-dedans. J'appréciais le luxe de la berline que je venais de quitter. Plus rien ne m'arrêterais maintenant et sûrement pas Julie. Seulement, il fallait que je me méfie de ne pas changer trop rapidement de comportement vis à vis de mon entourage. Si ma femme venait à se douter de quelque chose, elle deviendrait gênante. j'allais devoir faire profil bas en attendant de trouver une solution radicale.

7

Dans la lumière diffuse de la cave, j'émergeai de ma torpeur. Que s'était-il passé ? Le bourdonnement dans ma tête me rappela la douleur ressentie au lancement de l'expérience, entraînant ma perte de connaissance. L'intensité du traumatisme m'avait fait perdre le contrôle total de l'opération... et avec, l'opportunité de guérir Karim. J'avais échoué. Il me paraissait évident qu'un temps assez long s'était écoulé depuis mon évanouissement. La séquence avait dû se terminer avant que j'ai pu tenter quoi que ce soit. Quelle frustration, tout ça pour rien ! Pauvre Karim ! Je devais m'assurer que son état n'avait pas empiré. Je tournai la tête vers ma droite. J'eus un recul, le mur lisse de la cave frôlait mon visage à moins de cinquante centimètres. Quelque chose clochait, je me rappelais pourtant parfaitement m'être installé sur l'autre fauteuil, celui de gauche. Je me retournai de 180° et tressaillis. A mes côtés, un vieil homme dormait, mon bonnet phrygien sur la tête. Et ce bonhomme, là, tout près, me ressemblait. Non, il s'agissait d'un mauvais rêve. je n'avais pas récupéré toute mes esprits. Le contrecoup du choc, probablement ! Je commençai à paniquer. Je me mis à regarder mes mains, mon corps. Nom de Dieu, les habits de Karim, je portais les habits de Karim... je me trouvais à sa place...

Et lui ?

Je me redressai, me mit sur pied en titubant, fixant, effaré, cette enveloppe charnelle, mon enveloppe charnelle, allongée tranquillement, occupant normalement ma place, mon fauteuil... à gauche. Traumatisé, je ne vis pas, derrière, le message clignoter sur l'écran de l'ordinateur signalant un dysfonctionnement. Ce n'était pas possible ! Je vivais un cauchemar. J'arrachai mon bonnet et me dirigeai en claudiquant jusqu'à l'évier au dessus duquel pendait depuis longtemps un petit miroir défraîchi. La glace me renvoya l'image d'un Karim hagard. J'osai à peine passer mes mains sur ce visage qui me fixait intensément. Je ressentis avec terreur la réalité du frottement des paumes de l'handicapé contre mes joues. Aucun doute, j'habitais Karim. Non, j'allais me réveiller... En vain ! Je me pris les tempes et hurlai. L'inversion de comportement de la souris et du chat, tout défilait dans ma tête à une vitesse effrénée. Je luttais contre l'horrible conclusion qui s'immisçait en moi : Impossible... Impossible... Impossible ! Non, c'était impossible ! Cette simple liaison ne permettait pas d'aller aussi loin, pas jusqu'à un échange... L'esprit en entier transféré, avec ses souvenirs, commandant un autre cerveau... L'emprise totale sur un autre corps. Et le retour, pourquoi n'avait-il pas eu lieu ? Je me ruai sur l'ordinateur. Au bord de l'apoplexie, le message lumineux me vrilla définitivement l'estomac :

« Séquence 2 interrompue : sujet absent »

Pourquoi, pourquoi, nous étions pourtant encore connectés, tous les deux... Je me

forçai à déglutir, un goût amer envahissait ma bouche. Tout doucement, je me tournai vers l'autre. Son aspect paisible contrastait avec mon propre état. Il fallait le réveiller. J'allais lui secouer l'épaule quand je me ravisai. Pourquoi infliger à Karim, si Karim se trouvait là-dedans, le traumatisme irrationnel que je subissais en ce moment ? Moi même ne parvenais pas à admettre cet inversion, comment réagirait un esprit attardé ? Probablement deviendrait-il fou ? Mais que faire d'autre ? Déjà, je recherchais des solutions pour mettre fin à ce drame. Voilà, c'était simple ! Il fallait forcer la séquence retour ! Revenir en arrière, comme si rien ne s'était passé... Cette idée me donna une bouffée de soulagement et réduisit mon stress. Je repensais correctement, c'était déjà ça ! Oui, c'était la meilleure solution, revenir comme avant. Toujours endormi, Karim ne se rendrait compte de rien. Je pianotai fébrilement sur le clavier de ses doigts maladroits et m'apprêtais à forcer la séquence 2. Au moment où il allait appuyer sur ENTER, un doute horrible m'envahit. Mon vrai corps aurait dû sortir de son évanouissement depuis longtemps, seul celui de Karim avait subi une anesthésie. Je m'approchai en tremblant du fauteuil de gauche et pressai deux doigts sur la carotide de l'autre. Aucune pulsion cardiaque ! Nom de Dieu ! Pris de panique, je courus me saisir de mon vieux stéthoscope dans l'armoire et auscultai ma poitrine de vieillard. Rien ! Mort ! Je reculai de stupeur. Mon corps venait de succomber à une crise cardiaque. Celle que je risquais à chaque effort depuis quelques années, risque réduit par les cachets. Mais dans l'excitation de la préparation de l'expérience, j'avais omis d'en prendre un par sécurité, comme à mon habitude. Cette fois, le choc trop important avait fini par gagner. Mon coeur usé n'avait pas résisté pendant le trajet...

Non, pas pendant, mais après que le transfert ait eu lieu.

Un frisson glacé me parcourut. L'esprit de Karim avait fait le chemin inverse. Sa vie s'était tout à coup retrouvée prisonnière de ce corps qui mourrait. Son âme s'était alors éteinte avec lui. Quelle horreur ! Je m'agenouillai pour enfouir ma figure sur le ventre du défunt comme pour me faire pardonner, comme s'il pouvait encore communiquer avec moi. Il était trop tard pour y retourner, trop tard pour le sauver. Un cerveau ne vit que trois minutes sans alimentation. Aucun retour possible... pour Karim... pour moi. Comment était-ce possible ?

L'inimaginable se transformait peu à peu en réalité. Je gagnai péniblement le fauteuil pour ne pas chavirer. Une fois allongé, je tentai de me raisonner, de comprendre. Je venais de réaliser un truc extraordinaire... mais qui venait de coûter la vie à un être humain... doux et innocent qui ne demandait rien à personne. Je l'avais tué, inconsciemment peut-être, mais indéniablement.

Je devais appeler la police, leur expliquer la monstruosité que je venais de commettre pour qu'on me punisse.

Mais qui croirait à cette histoire ? Ils en concluraient que le malade mental que je représentait devenait, cette fois, définitivement fou à lier et bon à enfermer avec une camisole de force.

Puis j’imaginai le pire. Que quelqu’un me croit et s’empare de ma découverte pour l’utiliser à des fins criminelles. “Changer de corps pour la modique somme de... Profiter de la jeunesse d’un autre...” Des meurtres à des fins biologiques, mille fois pire que le trafic d’organes !

C’était ce que je venais de faire à Karim. Même si je m’imposais la thèse de l’accident, le résultat était le même, j’étais un assassin.

Il fallait empêcher que cette invention ne tombe dans des mains malhonnêtes. Mieux, il était impératif que personne ne sache jamais ce qui venait de se produire. Que deviendrait le monde avec la multiplication d’un tel procédé ? L’anarchie la plus complète. Pour vivre éternellement ou sauver un proche, certaines personnes, peu scrupuleuses et dieu sait que le monde en comptait, voleraient la vie des autres, des plus jeunes évidemment. Sans compter les expériences de tout ordre, entre sexes ou espèces différentes... comme je l’avais pratiqué involontairement avec Hector et Sifflet.

Plus je réfléchissais, plus je comprenais que je venais de commettre une monstruosité, que moi-même j’étais devenu un monstre. Et, à moins qu’un problème tardif de rejet ne vienne contrarier ces échanges, rien n’empêcherait l’utilisation meurtrière de ce procédé à grande échelle. La composition de mon matériel s’avérait finalement rudimentaire. Avec mon programme, n’importe quel scientifique serait à même de se fabriquer un système. Je me mis à souhaiter l’expulsion de mon esprit par le corps de Karim. Une décharge électrique et dehors le parasite. Mais rien pour l’instant ne laissait présager d’une incompatibilité quelconque. Devais-je tout détruire et me suicider ? Deux morts éveilleraient les soupçons et je me savais trop lâche pour franchir le pas. Que dirait Dieu bien qu’il n’existe pas. Si je ne mourrais pas, j’allais avoir tout le temps pour subir ce que je venais d’enfanter, découvrir les effets physiques et psychologiques indésirables... en tant que cobaye. Comme une punition.

Groggy, je ne parvenais pas à faire le vide et prendre une décision. Le temps passait et le centre ne tarderait pas à envoyer quelqu’un rechercher Karim. je devais réagir, cesser de se poser des questions et parer au plus pressé. Mon décès découvert, que deviendront mes biens... mon invention ? Il fallait détruire le prototype tout de suite. Devenu Karim, je n’aurais jamais la possibilité de revenir ici pour le faire. Mais j’hésitais. Comment me résoudre à effacer d’un coup des années de recherches ? Tout arrivait trop vite. Y avait-il encore un moyen de transformer cette horreur en application médicale ? Non, non, non, trop dangereux. Je n’avais plus le temps. A moins que... Vite, j’ôtai le bonnet du mort et rangeais tout le matériel. Je fermais l’armoire à clef que je cachais. Je me surpris à gravir les marches avec une facilité déconcertante et m’enfermai dans son bureau. Quelques minutes plus tard, la sonnette de l’entrée retentissait.

L’attente parut longue à Julie. Quelle ne fut pas sa surprise de constater que Karim en personne lui ouvrait la porte. Un sourire de soulagement la détendit. Le vieux

psychiatre avait réussi à le sortir de sa torpeur.

--- Ah Karim, je suis contente de voir que tu es guéri.

Une pâleur de terreur imprégnait probablement mon visage d'handicapé et la peur devait se lire dans mes yeux. L'éducatrice fronça les sourcils :

--- Quelque chose ne va pas ? Où est le docteur Rastignac ?

Je passais son premier test. J'allais devoir confondre la plus intime des fréquentations de Karim. De mon aptitude à me faire passer pour lui dépendait mon avenir... et celui de l'humanité.

--- Docteur pas bien bouge plus.

J'avais utilisé à plusieurs reprises cette façon de parler lors des entretiens avec mon patient afin de lui faire sentir la différence de dialogue. Mais cela n'avait débouché sur rien. Julie se précipita :

--- Où est-il ?

Karim indiqua l'escalier de son bras tendu. Surtout ne pas commettre d'erreur, me révéler.

Peu de temps après, une ambulance se garait en hâte dans la cour, suivie d'un fourgon de gendarmerie. Leur départ fut moins précipité. L'acte de décès constaté, Julie, interrogée, expliqua sa macabre découverte à son retour du centre et les raisons du mutisme de l'handicapé. Elle raconta l'agression, un jour plus tôt et la mort du vieux psychiatre, pour ne rien arranger, en pleine consultation. De quoi traumatiser son pensionnaire davantage ! Ceux-ci n'insistèrent pas, qu'aurait pu leur dire un handicapé ? Visiblement, je n'avais pas l'air d'un criminel et la dépouille d'Antoine Rastignac ne montrait aucune trace d'agression. Ils firent évacuer la maison et posèrent les scellés, en attendant le rapport du légiste. Pour eux la cause de la mort naturelle semblait entendue. Personne ne s'opposa à mon 'retour' au centre.

8

Tout s'arrangeait pour moi. La guérison de Karim malgré la mort du vieux psychiatre, Youenn qui mettait à présent de l'eau dans son vin. Il présenta ses excuses le soir même. Certes, elles sonnaient un peu faux, mais elles me redonnèrent un début d'espoir de lent repentir. Notre dispute avait peut-être déclenché une prise de conscience, pour preuve une assiduité moins importante à ses jeux vidéo et un peu plus d'écoute à mon égard. La contrepartie qu'il négocia fut de pouvoir bénéficier d'une sortie un soir, en célibataire avec ses copains, un mercredi tous les quinze jours. L'accord avait été trouvé sur l'oreiller le lendemain de notre réconciliation. Seule ombre au tableau, nous n'y retrouvâmes pas la ferveur de nos premiers ébats et je sentis bien que nos coeurs ne communiaient pas vraiment. L'altercation récente planait encore au-dessus du ménage mais j'allais faire en sorte que tout s'efface bien vite.

Ce matin, je devais assister à l'enterrement du docteur Rastignac. Le directeur des Magnolias m'autorisait à m'y rendre sur mon temps de travail. D'autant que Karim avait réclamé de m'accompagner. Cette demande parut bizarre à toute l'équipe : personne ne devait parler à l'handicapé de la cérémonie, une consigne donnée à l'ensemble du personnel afin de ne pas lui remémorer le drame. Comment l'avait-il su ? Probablement en entendant quelqu'un en discuter dans un couloir sans se douter de sa présence. Je l'avais surpris en train de consulter le journal qui traînait toujours à l'accueil. Je savais qu'il ne lisait qu'avec beaucoup de difficultés et uniquement les lettres déliées, pas les caractères d'imprimerie. Alors, aller jusqu'à consulter la rubrique nécrologique ? Depuis la crise cardiaque du psychiatre confirmée par l'autopsie, Karim se comportait curieusement. Certes, il était sorti de sa torpeur mais ne parlait presque plus et s'isolait beaucoup. Il semblait également avoir perdu ses repères, ses habitudes. Chaque rencontre le troublait. Il affichait un sourire contrit en réponse à tout dialogue et s'éclipsait aussi vite qu'il le pouvait. La plupart du temps, il végétait dans sa chambre en regardant la télévision. Il ne goûtait plus aux petits plaisirs qui faisait, avant son agression, sa joie de vivre.

Je garais la voiture sur le parking proche du cimetière. Karim n'attendit pas mon ordre pour sortir comme on habitait les pensionnaires à le faire pour éviter les accidents. Je s'apprêtais à le réprimander mais quelque chose d'inexplicable me retint. En verrouillant les portes, je remarquai immédiatement les lunettes noires qu'il venait d'enfiler, dégotées je ne se sait où. Droit comme un i dans ses habits sombres empruntés à un animateur de même taille, il regardait fixement en direction du corbillard qui s'enfonçait dans l'allée centrale gravillonnée. A le voir ainsi, n'importe qui aurait pu le prendre pour un être normal.

Le sentant perdu, je pris sa main dans la mienne pour le guider, comme je le faisais depuis des années pour partir en promenade. Karim tressaillit et s'interrompit à temps de la retirer brusquement. Ce léger mouvement de rejet ne m'échappa pas

mais je mis ça sur le compte de son récent traumatisme. Il s'agissait de son premier enterrement. D'habitude, je savais qu'il aimait marcher avec moi. J'essayais souvent d'imaginer quelle obscure raison le rendait heureux de se promener avec une fille à ses côtés comme un homme normal. Mais aujourd'hui, je ressentais une sensation bizarre, entre répulsion et attirance. Les inconnus qui se pressaient derrière le fourgon mortuaire devaient penser, en nous voyant, que nous étions un couple venu assister aux obsèques d'un être apprécié. Seule la claudication déroutante de Karim aiguissait quelques curiosités.

9

A l'intérieur de ce corps, je ne savais plus qui j'étais. Depuis l'échange, je pensais sans relâche au drame de la mort de Karim. Je me retrouvait dans cette enveloppe charnelle volée, dans cette autre existence que la mienne, à faire semblant de tout, moi qui détestais le mensonge et l'hypocrisie. Echapper aux rencontres, à la moindre conversation sans que j'y soit préparé, devenait ma seule obsession. Il fallait sans cesse me méfier de l'erreur de comportement, d'attitude, de langage dans cette relation d'animateur à malade où la surveillance et le contact sont prépondérants. Seul le bien-être physique de la jeunesse me procurait une agréable sensation de vitalité. Troquées les arthroses, les douleurs incessantes de l'âge et la fatigue contre la déchirure de l'esprit. J'espérais que le processus s'inverse, qu'on me répudie de ce corps qui n'était pas le mien. Qu'un créateur quelconque remette les choses en place et me fasse payer mon imposture criminelle. Aurais-je plus de chance de le provoquer ici, au milieu des tombes, en accompagnant Karim à sa dernière demeure. Malgré mon athéisme, j'estimais que je privais également ma pauvre victime d'un enterrement conforme à sa religion, décuplant ma culpabilité qui dépassait alors celui du simple meurtre. Mais que pouvais-je faire, coincé dans cette situation ? Sinon espérer avoir raison de ne pas croire en Dieu... dans un cas... pas dans l'autre.

La cérémonie fut brève. Je reconnus à peine les enfants de ma soeur aînée, décédée depuis deux ans. Flairant l'héritage, une tristesse de circonstance composait leurs traits. Le regard de Karim s'attarda beaucoup plus sur Maria, ma femme de ménage d'origine portugaise. Une travailleuse dévouée installée en France après son mariage avec Jorges qui, lui, travaillait dans le bâtiment, toujours prêt à me dépanner pour de petits travaux. Maria adressa un petit signe à l'handicapé qu'elle croisait souvent lors de ses séances mais je n'osai pas lui répondre.

Quelle monstruosité d'assister à son propre enterrement, main dans la main avec sa jolie éducatrice. En d'autres circonstances, quiconque trouverait la scène jubilatoire. Qui n'a jamais imaginé contempler la tristesse de ses proches après son décès pour juger du véritable impact de sa disparition ? Selon la police, certains gangsters en mal de liberté organisent leur disparition pour échapper à la justice. Seulement la plus élémentaire prudence les obligent à se tenir bien loin des lieux lors de leur mise en terre. Ma découverte aurait pu leur fournir la couverture la plus parfaite, mieux qu'une opération de chirurgie esthétique. Seulement quelqu'un devait payer de sa vie pour tenir la place du mort en puissance, comme le pauvre Karim aujourd'hui me remplaçait. Malgré les déchirements douloureux de culpabilité qui m'habitaient, je m'étais fait un devoir d'accompagner ma victime, comme une ultime punition pour obtenir son pardon. Pendant les condoléances, d'anciens amis et patients, quelques connaissances congratulèrent brièvement une famille visiblement en manque d'affliction. Je préfèrai les éviter et entraînai Julie vers

la sortie. La douceur de sa main me réconfortait plus que la moindre peine que je lisais sur les visages de mes anciennes relations. Cela faisait longtemps que je m'étais retrouvé aussi proche d'une femme. Mon ancien amour de jeunesse me revint en mémoire comme une claque. Dans l'émotion conjuguée à sa détresse, j'en oubliai de boiter.

De retour dans le véhicule, Julie essaya d'enclencher une conversation :

--- Tu l'aimais bien le docteur Rastignac ?

--- Oui gentil

--- Tu sais, il était très vieux et un peu malade. C'est normal que certaines personnes nous quitte un jour. Cela fait partie de la vie.

Je ne voulais pas m'engager dans une longue conversation au milieu de laquelle je risquais de me trahir. Comme je ne répondais pas, elle insista :

--- Surtout ne pense pas que c'est de ta faute. Les docteurs ont confirmé que son coeur était trop fatigué. Il n'a pas souffert.

--- Je sais, Julie, merci.

Ma réponse instinctive la scotcha nette. Jamais, probablement, Karim ne l'avait appelé Julie. Il préférerait, je me rappelais, par facilité expressive, la nommer Lili. Et mon ton plein de lassitude signifiait un besoin d'abrégé l'entretien. J'avais répondu de manière trop agressive, comme pour lui signifier de me laisser en paix. Venant de quelqu'un qualifié de normal, ces quatre mots parfaitement prononcés s'avéraient suffisamment édifiants... sans moi, Karim n'était pas assez intelligent pour les assembler dans ce but et je me mis à craindre que Julie ne soupçonne quelque chose. Sa surprise et son doute se seraient vite volatilisés si le son guttural qui accompagnait depuis toujours les expressions du jeune homme, ne me paraissait pas, lui aussi, s'estomper... comme mon oubli de déhanchement tout à l'heure. Elle devait se demander ce qui arrivait à son jeune protégé.

Je regrettais immédiatement ma réaction. Après la tension des jours derniers, de l'enterrement et la charmante présence, le relâchement épidermique de mon comportement me trahissait. Attention, il fallait que je me ressaisisse :

--- Bobo tête Ka'im

L'instinct médico-professionnel de Julie, sur lequel je comptais, resurgit immédiatement, elle mit de côté ses interrogations. L'éducatrice passa, comme elle devait le faire souvent, sa main libre dans mes cheveux bouclés et susurra :

--- Mon pauvre chéri, tu traverses une passe difficile mais tu es courageux. Je suis fière de toi. Je te donnerai un cachet d'aspirine en arrivant. D'accord ?

Je hochai béatement la tête, rassuré en partie et goûtant au plaisir inattendu de la caresse. Quelles sensations oubliées renaissaient en moi... dans ce corps jeune ! Les hormones redonnaient à son cerveau rouillé le goût de désirs perdus. Que cette femme me paraissait désirable tout à coup. Mon raisonnement de chercheur chercha à en conclure rapidement que l'amour entre individus relevait d'un phénomène corporel chimique, rien de plus. L'âge m'en privait depuis longtemps.

Mais l'émotion submergeait soudain mes barrières scientifiques et morales. Ce sentiment renaissait tellement agréable... agréable mais angoissant et dangereux.

10

Mercredi soir, vingt-trois heure. Assis à une table discrète au fond du pub, je pestais contre mon acolyte. Ou du moins contre la proposition du refourgueur qui ne correspondait pas à l'estimation qu'on avait espérée du butin.

--- Mais bordel, c'est bien moins que ce que tu m'avais dit !

--- Je sais, tentait de me calmer Ludo ! Avec la crise financière, mon contact a de plus en plus de mal à obtenir du cash de son réseau de vendeurs à la sauvette. Les gens font gaffe avec leur économie et évite d'acheter le superflu.

--- Putain, c'est toujours les braves travailleurs qui finissent par trinquer des conneries bancaires. Y a que ces fumiers de riches qui vont encore s'en sortir tranquilles, c'est eux qu'il faut sucer, mec, pas les petits.

--- Mouais, mais ces cons savent se protéger.

--- Et la bagnole, elle est nickel ?

--- Le marché automobile n'est pas folichon non plus. Les filières de l'Est et d'Afrique du Nord se recroquevillent. En France, tous les constructeurs bradent leurs modèles à coup de réductions pour écouler leur stock. Tu dois être bien placé pour en entendre parler au garage ?

--- Tu m'étonnes, le boss nous rabat les oreilles avec ça. Il veut nous faire sauter des primes. Cet enfoiré va jusqu'à nous menacer de recourir au chômage technique pour réduire le manque à gagner. Sauf que côté mécanique, nous, on a jamais eu autant de boulot. On reste tous les soirs pour des clopinettes. Tout le monde serre les fesses pour qu'il s'en mette plein les poches en douce.

--- Tu comprends pourquoi je préfère travailler à mon compte. J'en ai déjà plein le cul de voir tout ces politicards véreux prêcher le serrage de ceinture de la masse populaire pour faire passer leurs saloperies de lois antisociales et anti-libertaires avant d'octroyer des augmentations faramineuses à leur amis grands patrons. Et je te parle pas des parachutes dorés payés sur les licenciements et les délocalisations. Bon, on arrête de parler de ça sinon je vais m'énerver.

--- ça me dit pas combien pour la Mercos ?

--- La moitié de ce que je pensais et encore pas tout de suite. Le temps de l'écouler. De plus, les flics sont sur le pied de guerre avec la recrudescence des vols. L'Elysée veut des résultats.

--- Bordel, y a aussi de la concurrence dans ce métier ?

--- C'est normal. Plus personne ne veut gratter pour une misère. Quand tu vois ce qu'un footballeur gagne pour taper joliment dans un ballon, qui voudrait trimer 8 heures par jour pour un SMIC qui ne permet même pas de vivre décemment. C'est se foutre de la gueule du monde. Sans compter que ça débarque plein pot de Roumanie.

Je chopais les boules. Je voyais mes rêves de gloire s'envoler. Je m'étais renseigné sur le prix des licences et les droits d'inscription des courses. Cela dépassait ce

que j'avais imaginé. Déjà que je galérais pour me payer une tire convenable. Je me mordis la lèvre :

--- Faut passer aux choses sérieuses, mon gars, sinon j'arriverai jamais à devenir pilote. Faut taper directement au coeur de la finance, s'affranchir des intermédiaires. Toutes ces interfaces coûtent chères. Chacun prélève sa part au passage et nous, les petits producteurs, on prend tous les risques pour des clopinettes, comme les agriculteurs. Y a qu'à prélever les biftons directement à la source, chez les dépositaires, commerces, banques...

Ludo fronça les sourcils :

--- Moi je voudrais bien mais les conséquences, si on se fait choper, ne sont pas les mêmes. Pour un cambriolage, c'est deux ans de tôle max. Dès qu'il y a braquage, ça va chercher dans les dix à quinze piges derrière les barreaux. Et puis, les moyens ne sont pas les mêmes. Là, tu passes à l'étape supérieure. Je suis pas sûr de vouloir me lancer là-dedans, ça me fout les pétoches.

Je ne pus m'empêcher d'avoir un rictus, mon pote montrait tout à coup ses limites et perdait de sa superbe. Cependant, je ne pouvais pas le larguer et me permettre de perdre, d'entrée, son nouveau gagne pain.

--- Ok, Ok, je m'emballe peut-être un peu ! Mais t'es d'accord pour reconnaître qu'on se la fait un peu mettre par ces parasites, c'est pas mieux que mon patron ?

--- Si tu le dis ! Mais je ne me vois pas faire les marchés pour revendre notre camelote. Ne crois pas que ça soit si simple ?

--- Je crois qu'il faut se rabattre sur du plus efficace que le mobilier prolétarien. Faut que ça rapporte !

--- Sans problème. Puisque tu es si malin, monte un coup ! En attendant, j'ai quelque chose en vue de similaire à ce que j'ai l'habitude de faire. La baraque d'un vieux qui vient juste de casser sa pipe. Y a qu'à se servir avant que les héritiers ne prennent possession des lieux. Du tout cuit sans risque !

--- Et qu'est ce que tu penses trouver là-dedans, à part des vieilleries ?

--- Un beau bas de laine, j'espère. Depuis la guerre, nos anciens vivent toujours dans la peur de manquer et se méfient des banquiers qu'ils considèrent comme malhonnêtes, témoin ma grand-mère. En prévision d'un coup dur, ils planquent systématiquement une partie de leurs économies sous leur matelas pour faire face... D'ailleurs, je lui pique régulièrement deux trois biftons, à la vieille, depuis que j'ai reniflé sa cachette. Elle s'en aperçoit même pas. Fais moi confiance ! Le plus dur sera de trouver le magot. Ces vieux sont vicieux mais je commence à avoir l'habitude de ce genre d'exercice. Seulement il faudra peut-être rester pas mal de temps à l'intérieur.

--- Moi, si c'est du pognon, ça me va. On fait ça quand ?

--- Je t'appellerai. J'ai encore deux ou trois trucs à vérifier.

11

Karim dut, à nouveau, remettre le beau costume de Cyrille, l'animateur. Cette fois, ce fut pour me rendre chez le notaire. Antoine Rastignac l'avait couché sur son testament. Julie m'accompagna jusqu'à l'office notarial. La famille du défunt, neveux et nièces, aperçus à l'enterrement, se trouvaient évidemment là, aussi, apparemment contrariés par ma présence et celle de Maria. Que faisaient là le patient et l'ex femme de ménage du tonton ? Ces deux intrus ne présageaient rien de bon pour eux. Le magistrat pria tous les personnes concernées de rentrer dans son vaste bureau en précisant à l'éducatrice d'attendre dehors.

--- Bonjour, je vous remercie d'avoir répondu à ma convocation si rapidement, après l'épreuve douloureuse que vous venez de subir. Certains d'entre vous m'ont fait valoir la nécessité de régler la situation le plus tôt possible pour diverses raisons que j'ai acceptées. Je connaissais très bien Antoine Rastignac et cela fait longtemps maintenant qu'il m'avait demandé de mettre en ordre son héritage. Néanmoins, il apparaît que votre oncle, ami et employeur ait changé d'avis après sa dernière visite à mon cabinet. Les gendarmes ont en effet trouvé à son domicile une lettre dénonçant le précédent testament se trouvant en ma possession et qui modifie sensiblement sa succession.

L'assemblée ne pipait mot mais les regards entre cousins s'appuyaient d'une inquiétude grandissante. Maria s'étonnait de se trouver ici et je feignais une indifférence débile à tout ce manège. Je savais, et pour cause, de quoi il retournait et me défendais à l'avance de savourer quoi que ce soit de ce qui allait fatalement arriver. J'évertuais à fixer de façon grotesque une peinture impressionniste sur le mur pour ne rien laisser paraître. Le notaire reprit :

--- Je vous livre donc la teneur intégrale de ce nouveau document :

“ Je soussigné Antoine Rastignac, sain de corps et d'esprit, déclare vouloir établir mon testament comme suit, annulant de fait, le précédent exemplaire rédigé chez mon notaire et ami, Maître Chazot :

Je lègue ma maison ainsi que 100 000 euros à Karim Alouche, patient au centre médico-social des Magnolias.

Je lègue 50 000 euros à Maria Ferrera sous réserve qu'elle continue d'entretenir ma maison pour les cinq ans à venir.

Le reste de mes biens sera réparti, à parts égales, entre mes neveux et nièces après la régularisation fiscale que Maître Chazot voudra bien établir.

... rédigé à ... en date du... et c'est signé.

Le murmure dépassa le stade de la désapprobation. Des rires jaunes s'échappèrent des bouches haineuses. Des brides de paroles mauvaises choquaient l'air :

--- ... qu'est-ce que c'est que cette histoire... tout au mongol, non mais je rêve... et

la bonniche, qu'est ce qu'elle vient faire là-dedans... Nous, sa famille, on est de la merde... Faut faire quelque chose...

Un de mes neveux tenta de s'exprimer le plus calmement possible :

--- Maître, ce document est-il valable ?

--- Absolument, je vous l'ai dit, il est postérieur à celui que je possède et en annule les précédentes directives.

--- Qui bien sûr se trouvaient être en faveur de sa famille, comme de raison, n'est-ce pas, enrageait sa voisine ?

--- Désolé, je ne peux pas vous le dire.

--- Peut-il être contesté en justice, tout le monde voit bien qu'il s'agit d'une erreur ? Notre cher oncle a dû tourner la carte avant de trépasser.

--- Malheureusement pour vous : non ! La justice veille à ce que les dernières volontés d'une personne soient scrupuleusement respectées. Vous auriez perdu d'avance.

--- Pouvez-vous au moins nous dire ce qui nous reviendra, tempêta une autre nièce ? C'est vrai, que nous reste-t-il... à nous ?

--- Après une rapide estimation, je pense que vous devriez recevoir environ dix mille euros chacun. Votre oncle possédait beaucoup de discernement quant aux placements financiers. Seulement ce type de succession, sans héritier direct, génèrent énormément de prélèvements de la part de l'état.

La stupeur et la colère mina définitivement le clan familial. Il ne manquait pas grand chose pour qu'ils ne s'en prennent à moi, qui les lésait, cet abruti d'handicapé qui ne paraissait même pas concerné par ce qui se passait autour de lui. Maître Chazot dut ramener tout ce petit monde au calme, jusqu'à menacer d'appeler les forces de l'ordre. Les neveux et nièces finirent par s'invectiver entre eux, se reprochant réciproquement le délaissement préjudiciable de leur oncle du temps de son vivant. Un sourire illumina quelques secondes le visage de Karim, je savourais bien involontairement ma revanche sur cette famille ingrate et profiteuse. Chacun sortit du cabinet en râlant sur son prochain après la signature des documents que leur tendait le notaire avec autorité. Il n'y eut que Maria pour remercier le magistrat. Je feignis de parapher avec difficultés au bas des actes. Ce lègue me permettait d'envisager l'avenir avec plus de sérénité... hors du centre et en gardant le contrôle sur mon invention qui resterait à l'abri des convoitises.

Mon ancien ami expliqua brièvement à l'éducatrice étonnée ce qu'il ressortait de la réunion et me rendit à elle :

--- Voilà, je pense qu'Antoine Rastignac voulait s'assurer que Karim puisse avoir une vie convenable. Il devait l'avoir pris en affection ?

--- Je suppose. Ils se voyaient chaque semaine depuis de nombreuses années mais de là à en faire son principal héritier. Personne, à l'institution, n'aurait pu se douter qu'il s'agissait de cela. Quoiqu'il en soit, je ne sais pas si Karim pourra se débrouiller tout seul dans cette grande maison. Ce bon vieux docteur pensait

probablement le contraire.

--- Quelqu'un de très compétent dans son domaine, approuva le notaire, même s'il fut souvent décrié par ses confrères pour ses méthodes originales. Mais il savait ce qu'il faisait pour le jeune Alouche, ne vous inquiétez pas. Et le fait de lui attacher les services de Madame Ferrera pour l'aider démontre qu'il y avait mûrement réfléchi. En tout cas, je vais être amené à le revoir une seconde fois.

--- Entendu Maître, à bientôt alors !

Julie prit le jeune homme par le bras et l'entraîna dans l'escalier :

--- Tu as compris ce qu'a dit le monsieur, Karim ?

--- Oui

--- Tu dois être content alors, que ce brave docteur Rastignac t'ai fait un beau cadeau ?

--- Moi vivre bientôt dans maison

--- Tu es sûr, se crispa Julie, tu ne peux pas rester tout seul là-bas ?

--- Toi venir me voir

Décontenancée, l'éducatrice ne sut que répondre. Au bas des marches, un couple et ses trois enfants semblaient les attendre.

--- Karim, mon petit, viens faire un bisou à ta maman !

Nous fument cloués sur place. Décidément, pensai-je à l'unisson de Julie qui n'ignorait rien, non plus, du passé de l'handicapé : « C'est la journée des charognards ! »

12

La Mégane tournait comme une horloge. Je dépassai le portillon et la garai le long du trottoir une vingtaine de mètres plus loin. Je venais de terminer la révision de la voiture d'un client et prétexter un essai sur route au chef d'atelier, un bruit me semblant bizarre dans la boîte à vitesses. Je ne pouvais pas se permettre de tomber malade chaque fois que mon acolyte me proposait un coup en journée. Je prétexterais une panne importante à mon retour pour justifier le retard pris. La golf brillait au soleil sur le parking de l'aire de jeu, deux cent mètres en amont. Ludo ne craignait pas que les gosses du voisinage viennent la rayer avec leur skates ou leur vélos. Il entra et héla discrètement son pote, déjà à l'ouvrage.

--- Eh ben, c'est pas trop tôt, râla l'autre, je me suis déjà ratissé le rez-de-chaussée... pour rien. A part un tableau ancien, le reste ne vaut pas tripette. Bon, je continue à l'étage, toi tu te tapes la cave. Tu vérifies tous les meubles, dessus, dessous, derrière et dedans, évidemment. Les dalles, les sons creux dans les cloisons, l'épaisseur des murs, les marques au plafond, tout ce qui te paraît suspect ou idéal pour planquer des biftons...

--- Je sais, soupirai-je, tu me l'as déjà rabâché cent fois.

--- Faut bien que le métier rentre, renâcla l'autre !

Je jet un coup d'oeil autour de moi, la maison et son contenu correspondait à ce que j'avais imaginé : un intérieur de vieux célibataire plein de bibelots démodés. Je dévalai les escaliers en notant mentalement, pour plus tard, les marches qui grinceraient plus que de raison, comme me l'avait conseillé mon complice. Par contre, le matériel du sous-sol me cloua sur place. Rien de ce que j'avais imaginé, comme des outils sur un établi ou du matériel de jardinage, ne trouvait sa place dans la pièce aménagée en un confortable cabinet. Deux fauteuils en cuir trônaient devant une armoire de matériel informatique à la pointe de la technologie. Sa console de jeux récente lui parût tout à coup bien désuète face au monstre d'ordinateur. L'armoire que je forçais facilement contenait également des appareils bizarres, notamment, deux bonnets ridicules qui ajoutaient l'étrange au scientifique. Un juron lointain de Ludo m'arracha à la fascination de ma découverte pour le renvoyer à mon forfait. Je reviendrais la nuit prochaine avec un véhicule conséquent pour embarquer la bête et l'ausculter. D'abord, le pognon et les choses facilement transportables.

Cela faisait à peine cinq minutes qu'on se livrait à leur exaction quand un bruit nous alerta. Le gravier de l'allée crissait sous les pneus d'un véhicule. Laissant tout tomber, je m'avançai précautionneusement jusqu'au soupirail donnant sur la cour. De vieux rideaux sales laissaient filtrer un peu de la lumière du jour. L'inclinaison de l'ouverture, permettait de percevoir ce qu'il se passait dehors avec un angle limité. La calandre du véhicule occupait une partie conséquente du panorama. Quelle ne fut pas ma stupeur de reconnaître ma propre bagnole, l'impact si particulier sur le capot était facilement identifiable. Un camion m'avait reculé dessus. Je parvins à

apercevoir la conductrice sortir du véhicule et s'avancer tranquillement à droite, jusqu'à l'entrée. La forme et la couleur de la robe ne me laissèrent aucun doute. Il s'agissait bien de ma femme. L'image s'assombrit brusquement, deux jambes d'un pantalon sombre découpèrent mon champ de vision comme une paire de ciseaux. Mon sang ne fit qu'un tour. Que faisait cette garce ici avec un homme pendant ses heures de travail ? L'évidence me serra l'estomac : elle me trompait ! Cela expliquait le peu d'engouement qu'elle mettait à nos dernières étreintes. Malgré mes contorsions, je ne pus distinguer la tête du salopard qui l'accompagnait. Un rictus de haine barra ma bouche. J'allais leur faire payer cher la petite sauterie. Sans réfléchir davantage, je fonçai.

--- Oh, c'est déjà ouvert, s'exclama Julie en ouvrant le passage devant Karim ! Elle s'écroula quand la porte se referma derrière eux. Un choc violent derrière la nuque venait de l'assommer. Karim eut juste le temps d'esquiver le second coup pour se réfugier au fond du salon, abasourdi. Je gravissais les dernières marches en hurlant :

--- Laisse moi la cette salope. C'est ma femme, elle vient se taper un mec ! D'un bond, j'atterris près du corps inanimé de Julie. Déçu d'arriver trop tard, je lui décochai un pointu dans les côtes, de rage. Puis mes yeux se levèrent sur celui qui osait le cocufier. Coupé dans son élan, mon comparse jetait un regard atterré de l'un à l'autre, sa matraque de poche dans les mains. Tout à coup, je partis d'un grand rire sadique, je venais de reconnaître l'handicapé. Non pas pour l'avoir souvent rencontré mais ma bonne femme me bassinait tellement avec son métier. Tiens, regarde ces photos : voilà Karim et ses petits copains à la piscine, ici pendant une promenade dans les bois. Qu'est ce que j'en avais à foutre de ces tarés !

--- T'inquiète pas Ludo, lançai-je, soudain rassuré, à mon pote, y a rien à craindre ! C'est un patient à elle, un trisomique, un putain d'handicapé mental. Il ferait pas de mal à une mouche. Il comprend même pas quand on le frappe. Julie me raconte toutes leur conneries... tu vas voir !

En jubilant, les poings serrés, je m'avançai lentement vers Mongolito.

--- Qu'est ce qu'ils foutent là, s'intriguait Ludo, tu crois qu'ils baisent ensemble ? Interpellé par la remarque, je marquai un temps d'arrêt et soupesai l'absurdité de la question en tapant du poing dans ma paume de main :

--- Elle ferait quand même pas ça avec un débile ?

L'autre reprit, de plus en plus inquiet :

--- Alors explique moi ce qu'ils viennent faire ici. Tu ne lui as quand même pas tout raconté ?

--- ça va pas, tu me prends pour un con !

--- Quoi qu'il en soit, maintenant, on est dans la merde ! Cet abruti va nous dénoncer.

--- Non, je te dis qu'il comprend même pas ce qui se passe.

--- Il en comprend assez pour baiser ta femme, en tout cas, angoissait Ludo en désignant la forme inerte par terre. Et elle, tu crois que tu pourras lui faire fermer

sa gueule... quand elle se réveillera ?

--- T'as raison, elle est devenue trop encombrante, me ravisai-je en faisant demi-tour. Je viens d'avoir une super idée.

--- Quoi, s'inquiéta son pote ?

Je m'accroupis à côté de Julie, relevai sa robe jusqu'à la taille et arrachai brutalement sa culotte. Mes deux mains enserrèrent ensuite le cou délicat. Je venais de trouver la solution à deux de mes problèmes les plus importants.

--- On va l'éliminer... et faire porter le chapeau à l'autre idiot. Tout le monde croira au viol. T'as raison, paraît que ces attardés sont très portés sur la chose... Mais quand même, de là à me tromper avec, rajoutai-je, sceptique.

Qu'importait maintenant mon amour-propre, j'allais faire d'une pierre deux coups.

--- Mais ça va pas, t'es devenu malade ! On ne va pas commettre un meurtre.

Cette fois, Ludo faisait dans son froc. Il venait de lire avec effroi la détermination dans mes yeux.

--- C'est pas toi qui me disait de m'en débarrasser ?

--- Oui mais pas comme ça !

Ludo hurlait presque, il pensait que je devenais fou. Il se mit à reculer doucement jusqu'à l'entrée. Je m'en aperçus et se relevai brusquement, jetant le bout de tissu d'énervement dans la direction du fuyard :

--- Qu'est ce que tu fais, tu vas pas te dégonfler ? Qu'est ce t'en a faire de cette meuf ? En plus, ses parents ont contracté une grosse assurance-vie pour notre mariage. Ils paient une fortune chaque mois. Je partagerai la prime avec toi. Après, plus besoin de s'en faire. Imagine, je pourrais enfin me consacrer à ma passion et toi, te taper de meilleures gonzesses.

Ludo chancelait, atterré devant mon délire immonde. J'entendis du bruit derrière moi et me retournai en gueulant :

--- Merde, qu'est ce qu'il fait cet abruti ?

L'handicapé venait de se barrer à la cave. Je me lançai à sa poursuite mais me heurtai à la porte d'accès verrouillée à la hâte. Derrière moi, Ludo fuyait sans demander son reste. Bordel, ça tournait au vinaigre. Après un instant de réflexion, je revins en arrière, bâillonnai et ligotai Julie avec des torchons de cuisine. Mieux valait attendre de savoir ce que l'autre faisait dans son gourbi avant de commettre l'irréparable. D'autant que cet enfoiré de Ludo venait de me laisser tomber.

Je ne me rappelais pas avoir vu un téléphone en bas. Ce Karim n'était peut-être pas suffisamment atteint pour ne pas savoir composer un numéro et réclamer de l'aide. Je décochai un grand coup de pied au niveau de la poignée et fit sauter la serrure d'un autre âge. Je m'engouffrai comme un forcené dans l'escalier et déboulai dans le sous-sol. Je n'eus pas le temps de s'acclimater à la différence de clarté qu'une masse humaine me tomba sur les épaules, me faisant lourdement chuter à terre.

--- Nom de dieu...

Je jurais en ressentant une piqûre dans la nuque. Je parvins à relâcher l'étreinte et me

retourner pour envoyer un coup de poing rageur dans la tempe de mon adversaire qui roula sur le côté. J'essayais de me remettre sur pied quand le sol s'échappa sous mes pieds.

13

L'intrus derrière la porte m'avait raté de justesse. Je réalisais en un instant ce qu'il se passait... chez moi. Des voleurs, dont apparemment l'un se trouvait être le mari de Julie, fouinaient dans mon appartement, avaient assommé Julie et s'apprêtaient à me passer à tabac. A constater comment cet individu traitait sa femme, je m'attendais au pire. Surtout maintenant que les deux malfrats réalisaient qu'ils venaient d'être découvert en flagrant délit. Comment préjuger de leur réaction ? Je tremblais de peur. Que pouvais-je faire à un contre deux, dans ce corps qui ne m'appartenait pas et que je ne maîtrisais pas encore ? Comment faire pour éviter le pire et pour protéger Julie ?

Je me rappelais soudain d'avoir rangé dernièrement un outil dans un placard en bas qui pourrait me servir d'arme. Il fallait faire vite. L'autre avait, semble-t-il, changé d'idée et entreprenait de déshabiller la pauvre Julie en menaçant maintenant de la tuer devant moi, sans se cacher, pensant que je comprenais rien. Au fond de la pièce, l'assommeur paniquait et repliait vers la sortie. Il fallait réagir : je fonçai vers la cave, verrouillant la porte derrière moi en espérant que ma fuite les distrairait momentanément de leurs intentions morbides.

Le maillet que je pensais utiliser comme gourdin ne se trouvait plus à sa place. Encore ma manie de ne pas ranger mes affaires tout de suite sous prétexte que j'allais m'en resservir sous peu. Je me rabattais instinctivement sur la seule chose que je maîtrisais vraiment. A peine le temps de la préparer que le gond de la porte en haut explosait sous un choc violent. Legallec descendait me faire ma fête comme je le prévoyais. Je me collais contre le mur. Sur la servante médicale en inox, ma main se referma sur mon unique chance de réussir. L'énergumène jaillit brusquement et hésita au bas des marches. J'étais bizarrement plus grand que lui, je le plaquais au sol en pesant de tout mon poids sur lui et plantais l'aiguille à l'arrière de son cou. Il m'éjecta d'une ruade et m'envoya un coup énorme sous le menton. Je me sentis vaciller, l'image flou d'un géant s'éleva devant moi et s'écroula. Heureusement, le liquide de la seringue diffusait déjà son effet soporifique dans le corps de mon agresseur.

Il me fallut quelques minutes pour récupérer. Une rapide prise de pouls au niveau de sa carotide me rassura sur la dose mesurée que je lui avais injectée. La quinzaine de marches avalée péniblement, je balayais le salon du regard. Comme je le supposais, l'autre n'avait pas demandé son reste. Julie gisait toujours par terre, bâillonnée et ligotée grossièrement avec les torchons dont Maria se servait pour essuyer la vaisselle. Le souffle régulier de sa respiration sur ma joue m'informa que tout allait bien. Je m'apprêtais à la détacher quand je réfléchis à la situation : qu'allait-il se passer maintenant ? Une fois la police prévenue, quelles seraient leurs conclusions ? Pigalle se disait capable de tout me mettre sur le dos. Que pèserait ma parole d'handicapé ? Julie n'avait rien vu. Comment expliquer l'arrachement de la culotte

par le mari ? Si cet énergumène restait libre, rien ne l'empêcherait de recommencer ses funestes desseins à l'encontre de sa femme.

Une seule solution, le faire disparaître pour l'empêcher de nuire. A tout retourner dans ma tête, j'en imaginai une... risquée... traumatisante... et probablement pas totalement radicale...

14

Quand je revins à moi, une douleur intense m'irradiait les côtes et le haut du crâne. J'initiai une grimace, quelque chose empêchait ma bouche de se tordre. J'essayais de bouger mais le cisaillement autour de mes poignets et de mes chevilles me paralysait. Je me rappelai soudain. En pénétrant dans la maison, quelqu'un m'avait assommée... et ligotée par la suite. La joue plaquée le sol, mes yeux parcoururent l'horizon carrelé. Effarée, je reconnus, à quelques centimètres seulement de mon visage, la dentelle déchirée de ma culotte. Je tournai la tête avec difficultés et constatai avec effroi la nudité de tout le bas de mon corps. Une déduction irradiia ma pseudo torpeur : non, pas ça..., Karim ! Son changement de comportement depuis peu, ses regards gênés. Il m'avait emmenée ici pour abuser de moi. Je balayais le reste de la pièce : j'étais seule. Un téléphone trônait sur le meuble à chaussures dans le hall. Je rampais comme je pouvais, maîtrisant la douleur, jusqu'à lui. Je parvins à faire tomber l'appareil à terre en coinçant le fil entre mes genoux. Mon ventre amortit la chute en m'arrachant un cri étouffé. Après plusieurs tentative, je parvins à composer le 17 avec le bout de mon nez. Quelques secondes plus tard, une voix nasillarde s'égosillait à l'autre bout sans obtenir rien de plus que des murmures assourdis en réponse. Inquiet, le standardiste déclencha l'intervention. Localisant l'appel, les flics arrivèrent dix minutes plus tard. Trois fonctionnaires débouchèrent prudemment, dans le couloir, l'arme prête à dégainer. Impuissante, couchée par terre, j'essayais de cacher au mieux mon intimité. Un des policiers défit aussitôt mes liens :

- Qu'est ce qu'il s'est passé Madame ?
- Je suis venu ici avec un des pensionnaires handicapés des Magnolias. Je suis son éducatrice. On m'a assommé, je ne me souviens de rien.
- Est-il encore là ?
- Je ne sais pas !

Analysant la situation, il donna des ordres et m'entraîna dehors à l'abri du fourgon. Les deux autres commencèrent la fouille avec précaution, le pistolet pointé vers un assaillant potentiel. Deux minutes plus tard, une voix s'éleva du sous-sol à l'intention de ses collègues :

- J'ai deux individus inanimés ici, appelle des ambulances !

Le reste se passa sans moi. Emmenée au commissariat, j'attendis trois heures interminables avant d'être de nouveau interrogée. A leur entrée dans la salle, la mine grave des fonctionnaires ne me dit rien qui vaille :

- Madame Legallec, nous sommes un peu perplexes. Quelles étaient les raisons de votre présence chez feu le docteur Rastignac ?
- Je vous l'ai dit : Karim Alouche est l'un de mes malades. Il vient d'hériter de cette maison et m'a demandé de l'accompagner pour voir dans quelles conditions il pourrait s'y installer. J'avais l'accord de mon directeur.

— Et vous ne vous êtes pas méfiée ?

— Je m'occupe de Karim depuis de nombreuses années. C'est un être très doux.

Les flics esquissèrent simultanément le même sourire :

— Ce n'est plus un enfant, madame Legallec ! En ce moment, il est complètement enragé dans sa cellule, on ne peut même pas l'approcher. Vous l'entendez pas gueuler ?

Je tendis l'oreille, des hurlements indistincts parvenaient à traverser les cloisons.

Un frisson d'angoisse me parcourut.

— Vous l'avez arrêté ? Vous pensez que c'est lui ?

— Peut-être ! Vous devriez voir un médecin, Madame.

— Ce n'est pas nécessaire. Il ne m'a pas touchée, j'en suis sûre.

— Pourtant, quand on vous a trouvé, les apparences...

— étaient sans équivoque, je vous l'accorde, mais...

Les mots s'arrêtèrent sur mes lèvres ; ne pas dire n'importe quoi de préjudiciable à Karim. Je ne voulais pas l'enfoncer. Il ne vivait pas dans le même monde que nous. Est-ce que ces hommes étaient capables de le comprendre ? L'un d'eux vint s'asseoir sur le coin de la table :

— Qu'espérez-vous, Madame Legallec ?

— Karim souffre d'une affection mentale importante. Je suis responsable de lui... et donc, de ses actes. Je ne vois pas où vous voulez en venir.

— A quoi jouiez-vous avec lui ?

— Mais à rien, qu'est-ce que vous voulez insinuer !

Mes joues durent s'empourprer devant le sous-entendu et je mis à bégayer fébrilement Mon trouble ne l'arrêta pas :

— N'aviez-vous pas en tête de récupérer son héritage ?

— Vous délirez, qu'est-ce que vous allez imaginer...

— Un coup monté !

Il avait lâché sa phrase comme le bruit sec d'une branche cassée sous un pas furtif et épiait la réaction sur mon visage.

— Non mais ça va pas !

— Vous avez emmené Karim Alouche dans cette maison pour le faire accuser de viol avec la complicité de votre mari. Vous comptiez certainement lui ponctionner une partie de sa fortune en l'accusant de préjudice sexuel. Malheureusement pour vous, le bougre s'est défendu...

— Vous êtes malades !

— Pas nous mais lui si ! Vous vouliez profiter de son infirmité pour vous remplir les poches !

— ça n'a pas de sens, vous dites n'importe quoi !

— Soit ! Expliquez-nous, alors, la présence de Monsieur Legallec dans la cave ?

L'enquêteur s'était rapproché pour poser sa question encore plus brutalement que les précédentes. J'ouvris de grands yeux ébahis et bafouillai de stupéfaction :

— Youenn ?... dans la cave ?... chez Rastignac ?... c'est impossible !... je ne comprends pas !... il travaille en ce moment, au garage !... vous devez vous tromper !...

Le policier m'exhiba un portefeuille à dix centimètre du visage :

— A moins qu'un parfait sosie ne lui ait volé ses papiers, le doute n'est pas permis. Le nez sur la carte d'identité, je tombais des nues. Des questions se percutaient en masse dans ma tête douloureuse. Que venait faire mon mari dans cette histoire ?

— Vous lui avez demandé ?

— Non, pas encore, il est en observation à l'hôpital.

— Qu'est-ce qu'il a, m'alarmai-je ?

— Rien de grave ! Il passe une série d'examens pour s'assurer que tout va bien.

— Dieu merci. Vous avez appelé son patron ?

— Évidemment !

Il fallait que je me ressaisisse. De victime, je me retrouvais coupable dans une histoire abracadabrante. Je devais essayer de me disculper :

— Ecoutez messieurs, il n'a jamais été dans mes intentions de porter plainte, ni maintenant ni jamais. Karim est comme un parent pour moi, depuis le temps que je m'occupe de lui. Je ne comprends rien à cette histoire et je vous rappelle que l'on m'a frappée, ligotée et bâillonnée.

— Une mise en scène étudiée, mais cela s'est mal passé. Apparemment, votre patient ne s'est pas laissé faire, rétorqua-t-il avec une pointe d'amusement dans la voix.

— Comment ça ?

— Nous avons retrouvé votre mari et Karim Alouche inanimés dans le sous-sol de la maison. Apparemment, ils se sont battus.

— Battus ! Non, Karim est incapable de se défendre.

— N'a-t-il pas brusquement changé après sa récente agression ?

Décidément, ils n'avaient pas perdu leur temps, ces deux là. Ils en savaient déjà beaucoup sur tout le monde.

— Bien sûr, je reconnais qu'il se comporte différent depuis mais de là à en faire un violeur...

En disant ces mots, certains détails me revenaient en mémoire : son changement d'attitude au centre, à l'enterrement, ses regards fugitifs et ses phrases fugaces pleines d'à-propos. J'enchaînais sa défense avec conviction et sincérité :

— Si c'est le cas, il n'est pas responsable vous savez. Jamais je ne porterai plainte contre lui, quoique qu'il fasse. Vous vous trompez sur toute la ligne. Karim ne mérite pas qu'on lui fasse de mal. Je vous jure que c'est la vérité.

Les deux flics se consultèrent d'un air entendu :

— Dommage, ce mobile paraissait intéressant. Mais comme tout le monde ne fait que des éloges de vous et votre directeur confirme l'objet de votre déplacement dans cette maison à la demande de Karim, nous sommes obligé d'envisager une

autre hypothèse sur la présence de votre mari en ces lieux, sans pour autant oublier définitivement la première. D'après le responsable d'atelier du garage, il effectuait l'essai d'une véhicule après sa révision comme de coutume. En passant par hasard dans la rue, il a aperçu votre voiture dans la cour. Inquiet ou par curiosité, il est entré à l'intérieur et a surpris Alouche en train d'abuser de vous. Un sacré coup de chance qui expliquerait que votre agresseur n'est pas eu le temps de vous violer ! En se voyant surpris, celui-ci a essayé de se réfugier à la cave pour échapper à votre mari qui l'a poursuivi. S'en est suivi une bagarre, ils se sont apparemment neutralisés l'un l'autre.

— Cela me paraît plus plausible que vos accusations, lâchais-je pourtant sans enthousiasme.

— Avouez que l'intervention de votre époux est une coïncidence dure à avaler. Heureusement, un autre fait plaide en votre faveur : dès son réveil dans l'ambulance, Karim Alouche est devenu fou à lier. On a été obligé de l'enfermer dans une cellule avec une camisole. Ce qui confirme bien qu'il est devenu incontrôlable.

Les larmes me montèrent aux yeux :

— Ce doit être horrible pour lui, je peux le voir ?

— Vous n'y pensez pas ! A ce stade là, il n'est pas question qu'il demeure votre patient Madame ! Et N'oubliez pas que les marques sur votre cou montrent qu'il a également essayé de vous étrangler.

Je passai la main sur ma gorge légèrement douloureuse, essayant d'imaginer une autre impossible explication. Je n'arrivais pas à admettre qu'il ait pu faire ça.

— Ce n'est pas Karim, impossible... Qu'allez-vous faire de lui ?

— C'est devenu un cas extrême. Les coups qu'il a reçus ont déclenché chez lui une véritable folie furieuse. Nous avons demandé l'assistance de spécialistes. Ils vont l'emmener à l'asile le plus proche. Il n'y a pas d'autre solution. Le juge a donné son accord, votre directeur également. De plus, il va bientôt être majeur...

Je me pris la tête à deux mains :

— Mais vous ne pouvez pas faire ça, il est handicapé, il ne comprend pas ce qu'il se passe ! Laissez-moi lui parler.

— Madame, n'oubliez pas ce qu'il a essayé de vous violer et de vous tuer. Il est impossible de l'approcher dans son état ! Les médecins nous ont bien recommandé : aucun contact avant sa prise en charge.

Un long hurlement monta des entrailles du commissariat, qui semblait m'appeler :

— uullllliiiiiie...

Je frissonnais d'effroi.

— Vous voyez, me confirma le flic, il est devenu complètement cinglé. Le fait que vous le voyez derrière des barreaux ne ferait qu'empirer les choses. Accompagnez-nous à l'hôpital et inquiétez-vous plutôt du sort de votre mari.

J'obtempérai malgré moi. Ils m'embarquèrent dans leur voiture banalisée. Une fois sur place, ils me firent encore patienter dans la salle d'attente pendant qu'ils

interrogeaient une nouvelle fois Youenn. Quand ils m'autorisèrent enfin à pénétrer dans la chambre, ceux-ci faisaient la moue :

— Désolé, madame Legallec, votre mari semble souffrir d'une perte de mémoire et ne veut ou ne peut toujours rien nous dire. Nous espérons qu'en vous voyant, cela le débloquera. D'après les médecins, on l'a drogué.

— Drogué ?

— Un truc pour les animaux retrouvé dans son sang. La combinaison des coups et du somnifère pourrait en partie expliquer son amnésie.

— Mais qui...

— Karim Alouche !

— Mais il n'a aucune conscience de l'utilité de tels médicaments !

— Vous croyez ? Qui d'autre, vous peut-être ?

— Assommée et ligotée, je ne vois pas comment...

— Comment se porte votre mariage, madame Legallec ?

Je reculai interloquée :

— Vous n'allez pas recommencer. Vous n'imaginez tout de même pas que j'étais... consentante ?

— Reconnaissez que tout cela demeure bien mystérieux ! Nous comptons sur vous pour nous apporter des éclaircissements ou si la mémoire revient à votre mari... Et dans le cas où vous auriez oublié de nous dire quelque chose.

Sous le choc, je pénétrai dans la pièce, suivie de près par les policiers. Youenn me tournait le dos. Il regardait le ciel par la fenêtre, assis dans un fauteuil. Jamais, je ne l'avais jamais vu aussi calme. Je m'approchai doucement, ne sachant quelle attitude adoptée. Les relations tendues que nous traversions depuis quelques semaines ne facilitaient pas les choses. Mais il ne fallait surtout pas le montrer aux flics qui se posaient déjà bien trop de questions. Je posai tendrement la main sur son épaule :

— Youenn, mon chéri, comment te sens-tu ?

Il tourna la tête et leva vers moi ses yeux d'un bleu délavé :

— Ju...Julie, bafouilla-t-il ?

Le visage et le ton empreint de soulagement de Youenn favorisèrent le contact. Je l'embrassai sur la joue et lui pris la main. Les deux policiers derrière moi s'accordèrent à mettre entre parenthèses leur dernière hypothèse.

— Merci mon amour de m'avoir secourue. On ne sait pas ce qui aurait pu arriver. C'est ma faute, je ne me suis pas méfiée. Je lui faisais tellement confiance depuis toutes ces années. Heureusement que tu passais par là.

Les flics montrèrent tout à coup leur mécontentement :

— Madame, laissez le parler s'il vous plaît. Ne lui soufflez pas les réponses, vous entravez l'enquête !

— Ah désolé, m'excusai-je sans conviction ! Mon chéri, te rappelles-tu de quelque chose dans cette maison ? Que faisais-tu là-bas ?

Youenn secoua la tête en plissant les yeux, désesparé et hagard. De toute évidence,

il ne se souvenait de rien. Julie se retourna :

— Vous voyez, je ne peux rien faire de plus.

— Les médecins pensent le garder un peu en observation et nous espérons que son traumatisme ne sera que passager.

— Et moi, m'agaçai-je ?

Toute cette histoire finissait par me peser : l'agression, les insinuations des flics, leurs soupçons d'escroquerie, puis d'adultère, l'internement de Karim. Cela faisait beaucoup, même pour quelqu'un qui savait se maîtriser au quotidien.

— Vous pouvez rentrer chez vous. Nous vous contacterons au besoin.

— Je peux rester un moment seul avec lui ?

— Non ! Les docteurs ont réclamé du repos et nous tenons à lui reposer certaines questions quand son état redeviendra normal.

La réponse ne souffrait d'aucun recours. Lasse, je me résolus à obéir malgré mon appréhension. Qu'est ce que cette histoire pouvait bien cacher ? Une bonne douche et du repos me permettraient peut-être d'y voir un peu plus clair.

15

Deux jours passèrent avant que je ne sois autorisé à réintégrer le domicile conjugal. Découragés par mon amnésie, docteurs et policiers renoncèrent, non sans regret, à obtenir plus de renseignements de moi. Une affaire chassant l'autre, les flics se résignèrent alors de considérer leur première analyse comme la bonne pour se consacrer à une enquête plus concrète. Analyse qui me convenait parfaitement. Et l'hôpital, faute de trouver une cause fiable à mon trou de mémoire, se débarrassa également de moi pour libérer la chambre. Bluffer tout ce beau monde avait été un jeu d'enfant avec mes antécédents professionnels, même s'il avait duré plus que je ne le pensais.

A l'asile, les spécialistes avaient définitivement persuadé les forces de l'ordre que l'handicapé avait basculé dans un état de folie irréversible issue de ses antécédents génétiques. Son traumatisme lié à l'attaque des gamins n'avait fait qu'anticiper l'inéluctable. La tentative de viol relevait d'un syndrome de vengeance exacerbé par des déficiences neurologiques complexes. La belle connerie ! Le diagnostic des médecins de l'établissement psychiatrique allaient dans le sens du rapport policier et arrangeait tout le monde... moi le premier et heureusement. D'autant que Karim souffrait d'un délire schizophrénique aigu depuis son admission. Son état nécessitait un isolement total et un traitement lourd pour calmer ses périodes de démence. Paraît qu'il se prenait pour moi... Les conclusions sur son état de santé se montraient pessimistes sur une éventuelle guérison sinon à très long terme. Ce qui m'arrangeait bien. L'absence de plainte de notre part et l'état du présumé coupable dédouanait la justice de toute instruction de l'affaire. J'étais tranquille de ce côté là.

Tant pis pour lui !

Cette fois, l'urgence de sauver ma peau mais surtout celle de Julie ne m'avait pas trop laissé le choix. Coincé dans la cave, l'échange m'était apparu comme la seule solution et même si le dénouement actuel m'en donnait raison, je me retrouvais à présent dans une situation des plus inconfortables.

Je me remémorais sans cesse la scène pour me justifier. Tout avait été une question de temps. J'avais réussi à endormir Legallec pour une vingtaine de minutes tout au plus, dosant la quantité de produit pour un poids estimé à soixante quinze kilos, d'après sa corpulence entrevue dans la salle à manger. Quant à moi, le corps de Karim devait rester plus longtemps inconscient si je voulais avoir le temps de régler ma mise en scène après mon transfert. Bien sûr, je n'avais pas pris en compte le fait que cela pouvait rater. Persuadé qu'il n'existait aucune solution, j'avais pourtant agi contre mon instinct en soufflant sous l'effort pour installer Legallec dans un des fauteuils. Ma nouvelle jeunesse biologique noyait mes vieux réflexes de prudence sous un flot d'insouciance incontrôlée et m'autorisait l'impensable. Les bonnets phrygiens en place, je m'injectais pour une demi-heure de liquide somnifère avant

que l'ordinateur n'enclenche la séquence. Une fois encore, je jouais à l'apprenti sorcier.

Ce fût comme si mon sommeil n'avait duré que quelques secondes. Ma première réaction porta mon regard sur ma droite. Karim dormait profondément avec, à l'intérieur, sans nul doute, cette bête immonde de Legallec. Quelle serait sa réaction à son réveil ? Je n'osais l'imaginer. Il allait devenir fou. J'allais l'attacher quand une sirène de police retentit graduellement pour finalement s'arrêter tout proche. Nom de Dieu, déjà ! Quelqu'un les avait prévenus. Je n'avais plus le temps de rien. J'allongeais Karim par terre, rangeais à la hâte tout ce que je pouvais pour ne pas éveiller le moindre soupçon sur mon matériel. A peine le temps de me coucher également qu'un gars armé débarquait dans la pièce. Je feignis de me réveiller dans l'ambulance sous les nombreuses claques de l'infirmier. Après, l'hôpital, l'interrogatoire interminable des policiers qui ne purent rien tirer de moi. Feindre l'amnésie me parut la meilleure défense pour éviter de révéler le détail qui ne colle pas. Mon expérience de psychiatre facilitait l'exercice pour contrer les questions âpres et ciselées des docteurs et des flics. Le produit retrouvé dans mon sang inquiéta peu de temps le corps médical. Comme mon métabolisme semblait l'avoir digéré, je ne fus convié qu'à venir passer une visite de contrôle dans une semaine.

Je me retrouvais à présent chez cet homme, en convalescence... chez eux devrais-je dire car Julie était omniprésente les premiers temps. Cette semaine de repos et la reprise de travail de Julie me permirent de m'intégrer doucement dans l'univers des Legallec. J'avais besoin d'assimiler un maximum de choses et de souvenirs pour supporter le contrôle quotidien de mes faits et gestes. Heureusement, la fatigue et mon amnésie prétendues excusaient nombre de trous de mémoire embarrassants. La situation la plus éprouvante fût la visite de "mes parents". Après l'embrassade hésitante, le malaise s'installa quand papa et maman se mirent en tête de me guérir en me remémorant tous les moments importants de sa jeunesse. Usant d'une attention infinie envers ces inconnus, je renchérisais en récitant les bribes des seuls souvenirs que Julie m'avais brièvement évoqués, sans leur apporter de vrais soulagements. Quel jeu abject je servais à cette mère et à ce père en les privant de leur véritable enfant, même si celui-ci était devenu un monstre !

Avec Julie, je ne savais pas trop comment me comporter. Il me paraissait évident que leur couple battait de l'aile depuis longtemps déjà. Que l'amour ne devait pas être réciproque des deux côtés puisque Youenn était décidé à la tuer, simplement pour toucher une prime d'assurance-vie. D'ailleurs, à mon grand soulagement, l'épouse couchait dans la chambre d'amis. Depuis peu, certainement, car ses affaires demeuraient encore dans la "mienne". J'essayais d'être relativement effacé, profitant de mon état pour donner le change mais je sentais bien qu'elle se méfiait. De quoi doutait-elle exactement ?

Ma situation n'allait pas tarder pas à se compliquer davantage avec mon retour à

son boulot de mécanicien, au milieu de gens et de technique dont j'ignorais tout. Je n'avais jamais été très habile de mes mains. Après le transfert en Karim, je pouvais facilement dissimuler mon imposture derrière son handicap. Là, c'était nettement plus délicat.

Je me dis que seul le temps pouvait tout arranger mais il y avait une chose pour laquelle je n'en disposais peut-être pas. Je devais me dépêcher de récupérer mon matériel avant que la famille Alouche n'investisse ma demeure léguée à leur fils. Ma connaissance des lois en matière d'usufruit des biens de son enfant pendant un internement était nulle mais le risque me paraissait évident. Si ce n'était eux, quelqu'un d'autre pouvait investir les lieux.

Quant à mon couple, le mieux semblait peut-être que Youenn se sépare de Julie.

16

Force me fut de constater que l'amnésie de Youenn n'était pas feinte et que les séquelles se révélèrent plus conséquentes que ce que le rapport médical laissait supposer. Ce dernier concluait de manière sceptique à une perte de mémoire partielle, doute qui avait conduit les flics à le faire garder un peu plus longtemps en observation, en vain. Pour eux, il restait possible que Youenn simule pour éviter de répondre à des questions qui pouvaient s'avérer embarrassantes. Mais ce qui avait le plus frappé les médecins et par contagion, intrigué les flics, c'était le rapport des derniers examens psychologiques qui soulignaient chez Youenn une intelligence entraînée à échapper aux pièges glissés à l'intérieur des questions. Capacité que les antécédents scolaires et sociaux de mon mari ne pouvaient expliquer.

Pour moi, depuis son retour à la maison, son état ne faisait plus aucun doute. Il avait oublié plus que les derniers événements vécus et le diagnostic d'une amnésie partielle sous-évaluait le véritable traumatisme. Il ne se souvenait plus jusqu'à la place des choses dans l'appartement. Il occultait même les souvenirs importants de notre vie commune et me demandait sans cesse de lui rappeler les événements marquants. Il se montrait avide de photos de famille. La drogue qu'on lui avait administrée l'avait changé. Il se montrait prévenant, attentif à tout ce que je pouvais dire ou faire. Il ignorait carrément sa console de jeux à laquelle, pourtant, je l'invitais à rejouer pour le stimuler. Par contre, il dévorait toujours ses magazines auto, se plongeait dans les manuels d'entretien mécaniques en s'excusant maladroitement de devoir bientôt reprendre le travail. Il avait peur d'avoir oublié toutes ses connaissances.

Je le sentais fragile et distant, aux aguets en permanence et détournant les yeux systématiquement dès que je les recherchais. Mon homme ne ressemblait plus en rien au Youenn supérieur et sûr de lui qui avait partagé ma vie jusqu'à aujourd'hui, mais j'en éprouvais beaucoup de joie et de soulagement. J'avais préféré faire chambre à part dans un premier temps, pour le laisser se reposer. Il ne me réclamait plus de faire l'amour, même après six jours d'abstinence. Privation sexuelle qu'il ne tolérait, avant, qu'à l'établissement de mes règles et qu'il surveillait de près pour vérifier que je ne lui faisais pas un petit dans le dos. Non, Youenn avait changé du tout au tout, en beaucoup mieux mais cela ne me rassurait pas complètement. Quelque chose clochait mais j'espérais que ça dure.

Je pris l'initiative de me rendre au garage pour expliquer à son patron l'état dans lequel il allait le retrouver. Il me promit d'user de patience dans un premier temps avec lui. Il avoua que Legallec était un bon élément et n'avait pas envie de le perdre, malgré ses fréquentes sautes d'humeur. Mais s'il constatait que son employé ne retrouvait pas rapidement ses marques, il se verrait obliger de se séparer de lui pour faute professionnelle. Le message était clair. Je jugeais préférable de ne pas en parler à Youenn, j'espérais seulement avoir gagné juste le peu de temps qui lui

permettrait de se remettre en selle, au cas où mes craintes s'avéraient.

En reprenant le chemin des Magnolias après une semaine de congés gracieusement accordés par mon directeur, difficile de retrouver la sérénité. Cela m'ennuyait de laisser Youenn seul mais il fallait bien qu'il recommence à se débrouiller. Et personne, au centre, ne pût me donner des nouvelles de Karim. Il manquait tellement dans les couloirs de l'établissement. Je ne réussissais pas à obtenir l'autorisation d'aller le voir. Le refus des autorités, les conseils de raison de mes collègues et la convalescence de Youenn m'obligeaient à différer mes tentatives. J'étais très inquiète pour lui, je savais qu'il ne supporterait pas longtemps l'emprisonnement dans les conditions d'un asile. Heureusement, d'autres enfants handicapés avaient besoin de moi et nécessitaient toute mon attention.

Les jours passaient et, à la maison, ma méfiance envers le comportement de Youenn commença à s'estomper graduellement. Son caractère avait radicalement changé. Il se montrait prévenant et intéressé ce que je faisais ou racontait et toute cette attention me ravissait. Il posait énormément de questions et se montrait de plus en plus détendu au fur et à mesure que le temps passait. L'inquiétude laissait la place à un peu plus de joie de vivre même si quelques réticences bloquaient encore des pans de notre relation. Il avait repris son boulot et cela semblait ne pas trop mal se passer, pour le peu qu'il voulait bien me rapporter. Étrangement, lors de nos sorties, il me laissait systématiquement le volant, chose impensable qu'il n'aurait jamais tolérée avant.

Par contre, il ne me touchait toujours pas... Tout juste, m'embrassait-il furtivement sur le front le soir après notre retour du travail. J'avais pourtant réintégré le lit conjugal. Sous la couette, je ressentais son embarras dès qu'une partie de nos corps entraînait en contact. Il se tapissait au bord du lit pour m'éviter. Ne m'aimait-il plus alors que tout montrait le contraire ? Pourtant, avant, j'avais l'impression que pour lui, l'amour n'entraînait que très peu en ligne de compte dans nos rapports physiques. Il me contraignais souvent à remplir le devoir conjugal même si je n'en avais pas envie et se fichait pas mal de savoir si j'atteignais l'orgasme dans ces conditions. Maintenant, ce partage sensuel manquait pour parfaire la métamorphose de notre intimité. Je me demandais si la drogue qu'on lui avait administré n'entraînait pas des pertes de capacités érectiles ? Il n'osait en parler et j'évitais de le questionner pour ne pas le mettre mal à l'aise. Mais l'amour que je sentais renaître entre nous exacerbait mon envie de partager plus qu'une simple compagnie. Je devais me montrer patiente et tempérée, tout finirait bien par rentrer dans l'ordre. Si besoin, je prendrai contact avec son médecin pour trouver une thérapie et un subterfuge pour l'amener à la suivre.

En regardant en arrière, je me disais finalement que, outre l'internement de Karim qui me chagrinait encore énormément, cette histoire avait finalement produit ce que j'attendais depuis notre mariage. Youenn avait mûri et pris conscience de ses responsabilités. Il était enfin devenu le mari que j'espérais et avec lequel

j'envisageais, dorénavant, un avenir plein de promesses, si les effets ne se dissipaient pas.

17

Ces enfoirés avaient raison : il était fou. Seulement les drogues qu'on lui administrait m'anesthésiaient le cerveau à travers lui, à tel point que je flottais en permanence dans un univers cotonneux et vide, un peu comme quand je fumais des trucs avec mes potes dans des endroits musique, quand l'alcool n'y suffisait pas. Les seuls moments d'un temps soit peu de lucidité intervenaient certains matins au réveil, quand les effets des cachets de la veille s'évanouissaient trop vite dans ses veines. Là, seulement, remontaient à la surface les bribes de mes souvenirs, de ma vie d'avant cette prison humaine. Je m'appelais Youenn Legallec, grand champion automobile, marié à cette pute de Julie. Je me rappelais la cambriole avec Ludo le judas, l'étrange ordinateur de cave, la première piqûre de transmutation, l'ambulance haineuse où des tout-blancs me pénétraient la chair. Ces matins là, je regardais les parties de ce corps qui me composaient à présent et j'entraais en crise, comme ils disaient, systématiquement. Il n'y avait pas long pour les voir débouler avec leur seringue à la con dès que je gueulais pour qu'il me régurgite... de peur qu'il ne finisse par me digérer complètement. Les tout-blancs me guettaient, attendant juste le signal pour éviter que je ne m'échappe. Après, retour dans les nuages vaporeux, débarrassé momentanément de toute raison dans cette maudite carcasse !

La cellule n'était pas très grande. Dès que je le pouvais, je forçais l'individu à faire le tour des parois rembourrées, cherchant le bon endroit pour lui défoncer la tête, histoire de calmer ses attaques. Heureusement, ses bras ne pouvaient pas se défendre, emmaillotés dans une toile serrée autour de la poitrine qui l'obligeait à respirer fortement. Cette oppression m'obligeait sans cesse à la contrôler. D'ailleurs, je ne faisais que ça : le contraindre à respirer pour maintenir l'étreinte ; le but, l'unique combat de ma journée. L'automaticité de ses poumons ne fonctionnait plus tout seul, je devais être vigilant et régulier, sinon l'étouffement vicieux nous guettait dans un coin de la pièce et le laisserait libre de m'emporter définitivement. Et puis, ce lit qui l'emprisonnait plus de deux tiers de ma journée et qui ne le lâchait que pour mieux le reprendre à la moindre alerte, au premier soupçon d'agression envers moi. J'appartenais désormais à l'un comme à l'autre mais, heureusement, aucun des deux ne parvenaient à posséder mon esprit.

Quelquefois, la hauteur nuageuse baissait imperceptiblement sur plusieurs jours. Je parvenais, alors, à distinguer, en bas, quelques raisons indistinctes, ici et là. Rien de probant mais elles chatoyaient ma conscience subrepticement et laissaient entrevoir une partie de ma condition. D'autres tout-blancs survenaient ensuite, m'apostrophaient de leur Karim par ci, Karim par là... Lâchez-moi avec cet handicapé ! Lui, j'ai pas eu le temps de l'amochoer mais ce n'est que partie remise, quand je me serai débarrassé de l'autre. Ils repartaient alors en secouant négativement la tête et le sol s'éloignait de nouveau, jusqu'à l'altitude standard de vol. Qu'importe ce qu'ils pensaient, ce n'était pas moi. Ils pouvaient bien me faire

tout ce qu'il voulaient, ils se trompaient de mec. Je pouvais les aider à me trouver mais, pour ça, il aurait fallu qu'ils me laissent faire, sortir de l'enveloppe, la détruire et redevenir mon avant. Mais ils ne comprenaient pas, l'autre les subjuguait et les empêchait de me voir.

18

Mon adaptation se déroula finalement mieux que je ne le craignais. Je parvenais presque à mener une vie normale, enfin la sienne... pas la mienne. Ce second transfert m'avait débarrassé des tics pathologiques de ce pauvre Karim. Le corps svelte de Youenn, lui, ne souffrait d'aucun reproche. Les deux yeux profonds de son visage fin me toisaient dans la glace à chaque occasion qui leur était donnée. « Que fais-tu là ? » me reprochaient-ils. Heureusement, toutes ses fonctions physiques n'entravaient pas mon ingénierie.

Au garage, ses gestes gardaient, comme par réflexe, l'efficacité du travail manuel, comme une étonnante aptitude gravée dans sa mémoire musculaire. L'étude théorique de la mécanique dans tous les bouquins que j'avais pu ingurgiter me permirent de combler partiellement mon déficit en la matière. Je souffrais seulement du manque d'expérience et de la connaissance de toutes les astuces et combines qui vous simplifient la vie quand on met le nez dans un moteur de voiture. Heureusement, mon amnésie pardonnait beaucoup de mes erreurs au yeux de mes collègues et du chef d'atelier. Ma bonne volonté et un peu d'humour judicieusement distillé finissaient de mettre au second plan une partie de mes lacunes. Chacun se faisait un devoir de m'apporter son aide par compassion, surtout Momo qui surveillait mes démontages au plus près pour intervenir à la moindre bavure. Je lui devais une fière chandelle. Il me tira d'un bon nombre de mauvais diagnostics et de blocages. Je pensai que lui et Legallec devait être copains avant mon "arrivée", malgré notre différence d'âge, et qu'il se faisait un devoir de ne pas me laisser dans la galère. En fait, j'appris plus tard que Maurice avait été le tuteur de Youenn dès son apprentissage et, qu'à ce titre, il continuait de veiller sur son poulain, plus par conscience professionnelle que par amitié, et peut-être un peu par peur du "qu'en dira-t-on?". Ce qui fait que côté travail, je nourrissais désormais moins de craintes d'éveiller des doutes. J'espérais cependant ne pas moisir dans ce boulot qui me passionnait moyennement. Si ma forfaiture m'en laissait le temps.

Il avait fallu également que je me transforme d'urgence en cambrioleur pour récupérer mon matériel dans la cave de ma maison ; quelle ironie du destin que de devoir se voler soi-même. Par prudence, je disposais toujours d'une clef cachée dans le jardin. Clef que je gardais précieusement à présent sur mon trousseau pour achever plus tard le transfert de quelques appareils. Malheureusement, la famille Alouche débarqua prématurément pour prendre possession de leur "héritage" avant que je puisse terminer. S'ils n'avaient guère apprécié l'indifférence affichée par Julie et Karim en sortant de chez le notaire le jour de la lecture du testament, les parents de l'handicapé n'eurent aucun scrupule à venir occuper les lieux à la place de leur fils, sans se soucier le moins du monde de son sort ni même tenter de lui rendre visite. Il était probablement bien soigné à l'asile, bien mieux ailleurs que dans leurs pattes pour profiter de cette demeure gratuitement. Seul ombre au tableau

relatée par Julie, ils n'avaient pas le droit de toucher au pactole que j'avais laissé à Karim placé sur un compte bancaire par le notaire, tant que son état ne serait pas définitivement classé sans espoir. Nul doute qu'ils n'allaient pas tarder à amener l'affaire devant un tribunal pour faire progresser les choses. Finalement, je m'en moquais. Cet argent ne m'appartenait plus, échangé contre la folie d'un homme. J'aurais seulement préféré que cette somme aille dans de meilleures mains.

Par contre, je ne pouvais pas poursuivre mes expériences dans la cave minuscule de notre immeuble et il était impensable d'installer mon équipement dans l'appartement. Comment justifier d'une telle activité à Julie ? Si je désirais toujours laisser une piste de guérison des affections mentales aux générations futures, il fallait que je trouve un moyen pratique et plus que discret. Deux se présentaient à moi : soit je me rabattais sur la location d'un petit atelier à l'insu de mon entourage, pas facile financièrement actuellement vis à vis des ressources du ménage Legallec, soit j'envisageais la séparation d'avec Julie. Confusément, je n'en avais pas envie, pour le moment. Et même si je parvenais à remettre en service mon matériel ; sur le plan technique, je n'entrevois pas de solution pérenne garantissant une sécurité pleine et entière contre la découverte du transfert de vie. Comment parvenir à un résultat tout en écartant définitivement la possibilité que quelqu'un n'aboutisse au même résultat que moi : prendre la place d'un autre en toute impunité ? Comment palier au passage de témoin scientifique sans mettre le pied à l'étrier à de criminelles intentions ? L'histoire était remplie de ces découvertes pacifiques transformées en abominable machines de guerre. Ma nouvelle jeunesse me permettrait, peut-être, un jour, de résoudre ce problème en évinçant tout risque. J'avais suffisamment frôlé la catastrophe par deux fois... et encore, il restait la menace Karim.

Vivre en couple s'avérait la partie la plus délicate de ma nouvelle existence. On ne change pas instantanément les habitudes d'un vieux garçon et la solitude qui l'a accompagnée durant des années. Comme ces choses qui changent de place toutes seules, cette nouvelle façon de m'habiller : jeans troués, tee-shirts à la gloire de groupes musicaux et blouson de cuir, bien loin de mes pantalons en velours côtelés, autres charentaises et chemises à carreaux repassées à quatre épingles par Maria. A l'usage, je finissais par me sentir quand même plus à l'aise dans ses baskets que dans les habits communs et défraîchis de Karim, si le choix m'en eu été donné. Et puis me pesait l'intimité du couple avec les détails secrets d'une vie à deux et cette complicité nécessaire au partage du temps. Mon usurpation y souscrivait avec répugnance. Heureusement Julie se montrait patiente et ne brusquait rien. Ma convalescence durait et elle l'acceptait. Je sentais bien qu'il lui manquait l'essentiel : l'accomplissement total d'une tendresse mutuelle. Mais je ne pouvais dépasser avec elle le stade d'une simple vie en communauté. Je ressentais un sentiment horrible de trahison à l'idée de piquer à Youenn, après son propre corps, celui de sa femme... mais surtout de la tromper, elle, plus profondément encore. En ces moments d'affreux dilemmes, je me traitais de meurtrier d'handicapé, de voleur de

vies, de lâche et de menteur pour me faire revenir à ma véritable condition. Malgré tout, j'aurais voulu rendre à cette femme tout ce qu'elle donnait aux autres, à ces enfants en particulier et cette compassion que j'avais su déceler chez elle, depuis ses premières visites avec Karim à mon cabinet. Lui rendre ce bonheur qu'elle essayait aussi de distiller entre nous malgré ses doutes actuels et ses angoisses passées. Cela me faisait peur, souvent, et envie, parfois, malgré l'interdit.

Un samedi après midi, alors que je lisais tranquillement le journal sur le fauteuil du salon ; j'évitais le canapé de peur qu'elle ne vienne se coller à moi, Julie se mit à tourner dans la pièce sans parvenir à se décider. Elle feignait de s'occuper en tergiversant : comment remettre le rideau en place, ranger tel objet de décoration sans vraiment de conviction ou simplement éteindre ou allumer la télévision. Je la sentais hésiter à m'aborder, malgré sa nouvelle coiffure effilée qui lui allait à ravir et cette jolie robe qui la moulait parfaitement. La tension montait palpable depuis plusieurs jours, elle demandait plus et j'en étais conscient. Je ne pouvais pas échapper sans cesse à la confrontation. Tant pis pour ce qui allait arriver, mettre les choses au point une bonne fois pour toute ! Je me résignais à poser le quotidien sur mes genoux pour scruter sa silhouette furtive balayant le contre-jour de la fenêtre. Notre relation arrivait à un instant crucial. Profitant de mon attention, elle se décida et vint se plaquer au dossier du fauteuil derrière moi. D'un geste, elle caressa mes cheveux, m'arrachant un tressaillement sur tout le corps :

- Mon chéri, je ne peux plus continuer comme ça, je suis désolée !
- Je ne comprends pas ce que tu veux, répondis-je maladroitement, je... je me sens bien avec toi !
- Justement !

Elle me prit brusquement la main et m'entraîna dans la chambre. Dans ma confusion, les feuilles du journal m'échappèrent et s'étalèrent sur le sol. Ce désordre ne l'arrêta pas. Je commençais à trembler à l'idée de ce que j'avais mille fois imaginé, craint mais peut-être inconsciemment désiré. Comment refuser ? Dès la porte franchie, elle se jeta sur moi et m'embrassa goulûment. Je me raidis, gauche et empoté mais sa langue fît monter en moi une sensation intense. Malgré tout, j'essayais de m'extirper de son étreinte. Elle recula soudain et entreprit de me dévêtir avec férocité ; je restais tétanisé. Elle me poussa brutalement sur le lit et fit tomber sa nouvelle robe de ses épaules. Elle ne portait rien dessous en préméditation de son geste. Plantée nue devant mes yeux embués, elle se révéla encore plus belle que dans mes rêves, plus belle que celle que j'imaginai déjà lors de nos premières rencontres professionnelles. Dieu sait pourtant qu'elle essayait vainement de m'exciter en exposant ses atouts désirables par tous les moyens possibles : dans la salle de bain, avant de se coucher, en se frottant dans le lit. Elle avait employé nombres d'astuces suggestives pour réveiller en moi des vellétés sexuelles oubliées depuis fort longtemps. Mais chaque fois, mon regard et ma bouche, tout mon corps se dérobaient pour ne pas succomber. Mais cette fois, elle me contraignait sans

échappatoire, d'autant qu'une érection incontrôlée déforma mon caleçon moulant. Un sourire rassuré se dessina sur ses lèvres. N'y tenant plus, elle fit glisser ce dernier rempart le long de mes jambes paralysées et m'enfourcha sauvagement. Une vague de plaisir décupla mes sens quand elle me prit en elle. Un plaisir oublié si fort que la pensée de ma trahison ne parvint pas à combattre. La joute dura peu de temps mais nous laissa pantois tous les deux, serrés l'un contre l'autre pour prolonger la volupté de l'orgasme. En cet instant, je remerciais, sans plus d'état d'âme, le destin et ma diabolique machine qui avait permis cette résurrection, qui m'avait permis de connaître à nouveau cette indicible extase des sens. Dame nature, dans ce qu'elle avait parfait le plus au monde pour perpétrer l'évolution des espèces, m'accordait de nouveau ce privilège effacé de ma vieille mémoire depuis plus de quarante ans au moins. Je renonçais à compter... pour vivre enfin.

Nous passâmes le reste du week-end à renouveler maintes fois nos étreintes, quittant uniquement le lit conjugal pour des collations vite avalées après un tour au micro-onde. Chaque retour sous la couette déclenchait des rires de connivence et embrassades effrénées. Je dois reconnaître que le corps de Youenn assurait, après des mois d'abstinence. Les remords m'avaient complètement quitté. Avant notre dernier sommeil dominical, Julie se lova contre moi et me susurra à l'oreille :

— Je suis tellement heureuse. J'espère qu'un jour tu seras en état de me dire pourquoi tu as changé aussi radicalement...

Je ne répondis pas. J'espérais tellement avoir, un jour, la possibilité de soulager ma conscience et d'avouer la vérité à quelqu'un, principalement à elle. Mais je savais que je ne sortirais jamais de l'impasse, qu'importe. Épuisé et comblé, je m'endormis en la tenant précieusement dans mes bras, laissant derrière moi mes craintes et mes inhibitions face à cette nouvelle vie qui s'offrait sans retenue. Youenn et Julie méritaient le sort que je leur avais réservé malgré moi. Maintenant, j'avais bien l'intention de profiter de cette nouvelle chance, ne fut-elle que provisoire.

19

Son amnésie, comme un nettoyeur magique, supprimait les sales traits de son caractère pour en améliorer les bons. Même sa façon de marcher, de s'exprimer changeait. Youenn devenait calme, posé, attentif et sa diction douce et réfléchie. Il se changeait en quelqu'un d'autre, confusément... pas quelqu'un en particulier, non, un mélange de plusieurs personnes. De ce mélange bizarre se dégageait une attitude contenue derrière laquelle se cachait une intelligence insondable. L'accident l'avait libéré de ses névroses d'adolescent, révélant des qualités humaines à l'inverse de ce qu'il avait été. Autrefois égoïste, il attachait maintenant de l'importance à quiconque, s'inquiétant du petit problème qu'il sentait poindre derrière tout comportement et écoutait tout un chacun avec beaucoup de curiosité et d'intérêt. Et avec moi, Youenn adoptait une attention encore plus particulière, veillant à prévenir le moindre de mes désirs, enfin presque. Il ne me proposait évidemment pas de faire la vaisselle ou le ménage en prime abord, je voyais bien ce n'était toujours pas son truc mais il n'hésitait pas à donner un coup de main si besoin, lorsque nous recevions des amis par exemple. Des moments qui s'avéraient difficiles pour lui aux premières retrouvailles car, après son hospitalisation, il semblait se méfier de tout le monde, y compris de nos familles respectives. Mais une fois le contact et une certaine affinité renoués, il reprenait le contrôle en maîtrisant parfaitement toutes les attitudes des personnes présentes. Impressionnant et ce, malgré l'oubli des détails de son passé ! Il s'adaptait à chaque situation, se fondait finalement dans la conversation de chacun avec un altruisme déconcertant. Il épongeait tout pour n'en distiller que la crème. Et tout le monde commençait à l'apprécier.

Pourtant, il restait ce hic entre nous qui perdurait malgré notre entente parfaite, que je mettais sans conteste sur le compte des séquelles de la drogue qu'on lui avait injectée : il ne me touchait plus. Connaissant ses besoins antécédents, je me demandais combien de temps sa libido accepterait cette abstinence. Force fut de constater que ce manque, décuplé par l'épanouissement de notre couple, m'affecta la première. Je tentais de provoquer ses sens sans en avoir l'air mais ma nudité le mettait mal à l'aise. Il n'osait plus me regarder, comme s'il s'interdisait de le faire. Je stoppais alors toute formes de sensualité par peur de le voir se replier sur lui-même et je redoutais soudain qu'il ne me juge mal ; un comble quand je me rappelais ses envies féroces assouvies souvent unilatéralement. La fièvre m'envahissait, je ressentais profondément le besoin de l'accomplissement charnel. Au lit, il se recroquevillait sur le bord, engoncé dans un épais pyjama d'un autre âge qu'il s'était lui-même acheté. Mes tentatives de caresse se soldaient par des grognements repoussants. Les rares fois où j'entrevois une partie de ce corps qui m'avait déjà tant aimé, faisaient monter en moi un désir brûlant que j'avais de plus en plus de mal à contenir. Ma gorge se serrait, mes seins durcissaient et mon ventre semblait fondre intérieurement. Alors me venait un horrible doute. Les

médecins, en se trompant déjà sur son amnésie, auraient-ils négligé de vérifier les effets pervers du médicament administré à son insu dans son organisme ? Youenn était peut-être devenu impuissant ? Il ne m'en parlait pas et je n'osais aborder le sujet. Sa métamorphose provenait-elle des effets de sa perte de virilité ? Je devais en avoir le cœur net. On ne pouvait pas rester dans cette situation. Tôt ou tard, cela finirait par nuire immanquablement à notre couple et je ne le souhaitais plus du tout.

J'avais essayé de bien préparer mon coup. Laurent, un ami coiffeur qui réalise des merveilles avec ses ciseaux me défia pour un changement de look complet. Banco pour mettre tous les atouts de mon côté ! Le sacrifice d'une longueur de mes cheveux consenti, je ressorti de chez lui avec une nouvelle coupe déstructurée à la mode du moment. La nuque dégagée, des pointes sur la frange pour masquer une partie de mon regard augmenteraient le mystère de mes sentiments. Une robe magnifique achetée dans une boutique de prêt-à-porter que j'évitais d'habitude pour ne pas plomber mon budget, conclut la transformation. Voilà, j'étais en ordre de bataille pour lui plaire.

A mon retour, il se montra aimable et se fendit d'une petite remarque inhabituelle sur ma coiffure et ma tenue. Je crus déceler dans son regard une petite étincelle vite reléguée aux oubliettes par cette sorte de crainte qui l'affectait dès que nos rapports devenaient émotionnels. Après, son attention se réfugia hermétiquement derrière la double page de son journal, comme s'il devinait mes intentions. J'hésitais à me lancer. L'air de rien, je m'occupais à ranger quelques bricoles avant de trouver le courage. Mes coups d'œil discrets le trouvaient si beau avec cet air sérieux qu'il prenait dorénavant dans ses lectures. N'y tenant plus, sentant qu'il m'observait à la dérobé, je passais derrière lui. Quel plaisir prenait-il à cette rubrique médicale ? Il y avait mieux à faire. Ma main s'attarda par une vieille habitude dans ses cheveux. Il se raidit tandis que je lâchais ma phrase toute prête. Il bafouilla, dans un émoi palpable. Mon argumentaire me parut dérisoire tout à coup, je n'avais pas à lui laisser le choix. Je l'agrippais et l'entraînais dans la chambre. Ses réticences tombaient par pans entiers, sa vulnérabilité le rendait encore plus attirant. Je l'éjectais sur le lit dans un geste de triomphe. Ma robe rejoignit le parquet, son regard ne pouvait plus s'échapper. Il me dévorait des yeux d'un air vaincu et je ressentis, au plus profond de moi, son désir. Mon corps rejoignit le sien sans que je puisse plus rien maîtriser. Mon premier orgasme explosa comme une victoire. J'avais enfin réussi à libérer Youenn de son blocage. Jamais, je n'avais éprouvé autant d'excitation, comme une première fois. Refaire l'amour avec lui était génial et partagé. Une sorte de communion exaltait nos ébats comme jamais auparavant, pas même au début de notre rencontre. Trop jeunes peut-être... Chacun de nous tentait d'atteindre la limite de ce qu'il pouvait donner à l'autre, avec pour unique résultat de le satisfaire. Pourtant, cela ne m'avait pas été facile de l'obliger à s'abandonner, à la limite du viol. Ses réticences avaient cédé d'un coup, comme un déclic dans son subconscient.

Un déclic qui concrétisait ces dernières semaines de bonheur. Maintenant que tout rentrait dans l'ordre, j'allais pouvoir mener ma prochaine bataille.

20

- Karim ?
- Euh... ouais !
- Vous comprenez ce que je viens de vous expliquer ?
- Non !
- Vos parents souhaitent que nous prenions une décision à votre sujet.
- Mes parents, quels parents ?
- Monsieur et madame Alouche, voyons, votre papa et votre maman !
- Ah bon ?
- Ils souhaitent que nous vous déclarions définitivement fou à lier...
- Pourquoi ?
- Pour que la justice leur accorde le droit de gérer vos avoirs.
- Je ne les connais pas.
- Je sais qu'ils vous ont abandonné très tôt mais ils restent vos tuteurs légaux malgré tout. Qu'en pensez-vous ?
- De quoi ?
- De votre état ?
- Je ne suis pas fou.
- Tous mes patients disent ça...
- Ils le sont ?
- Pratiquement tous !
- Alors pourquoi poser la question ?
- Parce que depuis quatre ans que je vous observe, vous ne cessez de nous surprendre. Vous présentez un cas de schizophrénie indéfinissable, Karim. On vous a amené dans cet établissement en pleine crise identitaire, rejetant avec violence votre état d'handicapé mental. Votre séjour ici post-traumatique a dévoilé quelqu'un d'autre en vous, beaucoup plus intelligent que ne pouvaient le laisser supposer vos antécédents médicaux. Quelqu'un qui se cachait depuis toujours derrière une infirmité illusoire mais néanmoins paralysante. Vous avez été libéré, Karim...
- Cesser donc de m'appeler Karim ?
- Acceptez qui vous êtes, enfin ! Faut-il encore une fois vous répéter que la personne que vous prétendiez être, ce Youenn Legallec, le mari de votre ancienne éducatrice, existe bel et bien... mais il n'a rien à voir avec vous. Je suis désolé.
- Vous l'avez rencontré ?
- Oui !
- Avec ma femme ?
- Non, pas la votre, la sienne. Quand finirez-vous par admettre que ces personnes n'ont rien à voir avec vous ? Que votre esprit se perd dans une histoire inventée, imaginant partager la vie d'une personne qui vous était proche, pour échapper à son handicap. Maintenant, si vous voulez progresser et vous libérez définitivement de

votre passé, je vous conseille d'essayer de l'oublier.

— C'est difficile d'ignorer ce que ma mémoire me rappelle sans cesse : l'histoire d'une autre vie.

— Je sais. Il faut persévérer. vous êtes sur la bonne voie.

— Docteur, pourrais-je sortir, un jour, de cet établissement ?

— Cela me paraît compliqué mais cela reste dans le domaine du possible. Cela ne dépend que de vous !

— Pensez-vous que je puisse redevenir ce que j'étais ?

— Ce que vous étiez : non ! Il est évident que quelque chose a changé en vous. Vous vous êtes débarrassé de cette chape de plomb qui muselait votre intégrité intellectuelle. Mais le risque de sombrer, à nouveau, dans la démence ou la débilité, n'est pas exclu. Il n'y a que le temps qui nous apportera la réponse et les soins que vous recevez ici.

— Je crois que je prends trop de cachets.

— Il ne vous appartient pas encore de savoir ce qui est bien pour vous ou non. Faites confiance aux gens qui vous soignent !

— Mais je ne supporte plus d'attendre.

— C'est le prix à payer pour votre guérison.

— Justement, docteur, j'aurais besoin de cet argent quand je sortirai.